Duplicate
1 R 1 12287 a

Case
FRC
18108

BON DIEU!

QU'ILS SONT BÊTES

CES FRANÇAIS!

MA foi, mes amis, vous êtes par trop bêtes. Quoi ! vous reſtez toujours dans votre aveuglement ! Vous avez des yeux, vous ne voyez pas; vous avez des oreillss, vous n'entendez pas. Je vous croyois quelque jugement, vous ne comprenez rien; vous n'avez pas le ſens commun. On vous a cependant bien inſtruits. Mille brochures ont paru, pour porter le grand jour dans votre obſcurité. Vous avez tous lu celle qui a pour titre, *ouvrez donc les yeux.* Il n'y a pas de Village en France où elle ne ſoit; il n'y a perſonne qui ne l'ait trouvée très-bien faite; il n'y a pas un mot qui ne porte avec lui le caractère de la vérité : vérité qu'on ne peut conteſter, puiſque c'eſt l'hiſtoire exacte de tout ce qui s'eſt paſſé depuis le commencement de nos malheurs,

THE NEWBERRY
LIBRARY

jusqu'à l'époque où elle fut imprimée ; ce que tout le monde sait ; ce que tout le monde a vu : & vous ne voulez pas ouvrir les yeux ! Ouvrez-les donc, Français, ou vous resterez toujours stupides, toujours esclaves & toujours plus malheureux.

Vous dites que vous avez secoué le joug du despotisme ; où étoit ce joug ? Tout le monde avoit le droit de critiquer les opérations du Gouvernement. Tout le monde les critiquoit, personne ne le trouvoit mauvais. On parloit, on agissoit, on alloit, on venoit, on faisoit de son bien tout ce qu'on vouloit ; chacun se mettoit comme il lui convenoit ; on se faisoit appeller Comte, Baron, Marquis. On se seroit fait appeller Duc, Prince, Roi, qu'on en auroit été quitte pour se donner un ridicule.

Vous avez pris la Bastille en deux heures de tems ; c'est une victoire à jamais célèbre ; (*on voit que vous n'êtes pas accoutumés à en remporter*) vous vous en glorifierez éternellement. Vous faites jouer cette action sur les théâtres, sur tous les trétaux de la foire ; on la voit au Palais-royal, (ce lieu à jamais infâme) afin de vous la retracer sans cesse. Vous portez une médaille, comme une décoration, comme une récompense de vos glorieux travaux, & vous ne voyez pas qu'elle vous couvre d'infamie ! Qu'on est bien aise de vous la voir porter, afin de ne pas se tromper dans le jugement qu'on porte sur votre compte.

Quoi ! vous avez mis deux heures pour prendre la Bastile ! Vous aviez donc peur d'y trouver un Aristocrate ! Il est vrai que s'il y eût été, il vous eût fait trembler tous, & vous ne l'auriez pas prise ;

mais il n'y en avoit pas & les portes étoient toutes ouvertes ; il n'y avoit donc qu'à entrer ; alors il ne falloit pas deux heures. On vous nomme cependant les héros de la Baſtille. Vous ne ſavez donc pas que les véritables héros n'aiment point les victoires ſi aiſées. C'eſt le cas de vous dire : » A vaincre ſans péril, on triomphe ſans » gloire ». De grace, ne vous offenſez pas ſi je vous parle avec franchiſe : tel eſt mon caractère ; mais convenez que vous êtes de grands ſots.

On a fait tout ce qu'on a pu pour bien vous aigrir contre les Ariſtocrates, (vous entendez par cette dénomination la Nobleſſe & le Clergé) & c'étoit la priſon des Ariſtocrates que vous avez détruite. Quoi ! vous n'avez pas vu, que ceux qui vous portoient à la renverſer, étoient préciſément ceux qui la redoutoient le plus !

On vous diſoit que les lettres de cachet étoient une inquiſition affreuſe ; qu'un Citoyen diſparoiſſoit du ſein de ſa famille, & alloit traîner des jours languiſſans dans les cachots de cette Baſtile, ou y finir une vie malheureuſe. Mais, encore une fois, peuple trop crédule ! ce n'étoit que les Ariſtocrates qui vous avoient fait quelque tort, qu'on y mettoit. Ce n'étoit que des Nobles, des Abbés, des Magiſtrats, des Avocats, que vous déteſtez ſi ſouverainement. Y a-t-on jamais enfermé un Marchand, un Artiſan, un Payſan, un Ouvrier ? Non, on ne lui faiſoit pas tant d'honneur. On le mettoit à Bicêtre ; on l'y mettra encore ; vous avez bien voulu le détruire auſſi, par une ſuite de l'inſtinct que la nature ne refuſe point à tous les êtres vivans ; mais on s'y eſt oppoſé. Vous voyez donc qu'on ſe ſert

toujours de vous, non pour vous, mais contre vous. Cela seul devroit bien vous dessiler les yeux.

Enfin, qu'avez-vous trouvé dans cette Bastille si redoutable, qui annonçât si fort le despotisme ministériel ? Vous y avez trouvé sept prisonniers qui auroient été rompus vifs sans la clémence du Roi. Voilà votre triomphe. Vous avez remis dans la société des monstres dont vous serez les premières victimes. Je vous demande si de pareils exploits méritent des éloges ? On vous en donne cependant ; mais vous n'en recevez que de la part des scélérats que vous avez si bien servis, & ceux-là font rougir.

On ne vous félicite pas autant sur la prise des Invalides ; cependant mêmes travaux, mêmes succès, ou, pour mieux dire, même honte. Quoi ! vous avez désarmé de vieux Soldats qui avoient gagné mille batailles, qui étoient criblés de blessures, toutes glorieuses ; qui avoient sacrifié leur longue vie au service de la Patrie ; qui n'étoient dans cette retraite que parce que leurs forces épuisées ne leur permettoient plus de la servir : & vous flétrissez leur vieillesse en les désarmant ! Votre Général le souffre ; il ne s'empresse pas à réparer cet outrage ! il n'a pourtant pas à craindre que ces braves gens entreprennent de faire le siège de Paris, ou de livrer bataille à son armée ; elle est si redoutable ! je crois bien qu'ils en auroient le courage ; mais remarquez donc que ces pauvres malheureux n'ont pour la plupart qu'un bras ou une jambe ; plusieurs sont si infirmes, qu'à peine peuvent-ils se traîner. Je crains beaucoup qu'un jour vous n'ayez pas un meilleur sort.

Mes amis (car je vous aime malgré toutes vos bêtiſes) écoutez-moi. Je vous parlerai comme un franc & loyal Gentilhomme (quoique l'Aſſemblée ne veuille plus qu'il y en ait) : je le ſuis, je le ſerai toujours, en dépit de leurs dents enragées.

On vous a tourné la tête avec les droits de l'homme ; Français ſi vous n'étiez pas ſi bêtes je vous expliquerois ce que c'eſt que ce droit ; mais, ou vous ne m'entendriez pas, ou je vous ennuyerois ; il ſuffira donc d'examiner avec vous juſqu'où il peut aller pris dans toute l'acception du terme, tel que l'Aſſemblée l'a décrété, & vous verrez s'il differe en rien du droit des Tigres.

Je ſuis homme, je ſuis libre ; rien n'eſt au-deſſus de moi, je ſuis égal à tout ; le ſoleil luit pour moi. C'eſt pour moi que le monde fut créé ; ce monde m'appartient ; je le parcours, & nul n'eſt en droit de m'y commander : je fais ce qu'il me plaît ; je vais où je veux. Je ne dois à qui que ce puiſſe être compte de mes actions. Mais on me dit qu'il ne faut pourtant rien faire de contraire aux lois. Je demande où ſont ces lois ! Nous en avions, je le ſais ; mais on les a toutes détruites, on n'en a point créé de nouvelles ; d'ailleurs, m'a-t-on conſulté pour les faire ? Je ſais au contraire que je faiſois autrefois partie de la Nation, qu'en conſéquence j'avois donné mes ordres ſouverains à mes commis pour corriger les abus, faire des réglemens ſages, ne rien détruire, & nous rendre heureux. Ils ont prêté ſerment entre mes mains de ne tranſgreſſer en rien ma volonté ſuprême ; ils ont tout détruit. Les réglemens qu'ils ont faits ſont de la derniere extravagance :

nos malheurs ſont au comble, & ils finiſſent par m'ôter ma puiſſance pour s'en revêtir eux-mêmes. Ils ne ſont donc plus rien que des voleurs, des uſurpateurs : par conſéquent, je reprends mes droits, & ne connois plus de frein, puiſqu'ils ſont tous rompus.

Je n'ai rien, je vais chez un homme riche, je lui demande la moitié de ſon bien : il s'y refuſe, je lui mets le piſtolet à la gorge, il faut bien qu'il ſe rende ; il me repréſente que c'eſt ſon bien, le fruit de ſes travaux, la ſucceſſion de ſes peres : je lui réponds ; je ſuis homme comme toi. Tu ne dois point avoir plus que moi : d'ailleurs, l'Aſſemblée que tu défends ſi bien, dont tu approuves ſi fort les décrets, n'a-t-elle pas ôté le patrimoine de tous les Seigneurs des terres, aboliſſant des droits qu'ils avoient achetés ou qu'ils tenoient de leurs peres de tems immémorial ? Ce que je fais aujourd'hui eſt d'après les droits de l'homme que tu trouves ſi beaux.

Je ne ſuis point logé, je vois un Palais, je m'y établis, & j'y reſte, parce que cela me plaît.

Mon voiſin a une femme, ou une fille, qui me conviennent, je lui ravis l'une, ou l'autre, ou toutes deux, par cela ſeul que cela me plaît. Mes amis, il en eſt ainſi de tout : je ne finirois pas à vous montrer juſqu'où peuvent aller toutes ces conſéquences. Le droit de l'homme mène à commettre toutes les atrocités poſſibles toutes les fois qu'on ſortira des bornes ; je vous le dis, l'homme eſt le plus ſot & le plus méchant de tous les animaux.

Je ne veux point changer de ton avec vous ; je vous ai dit que vous étiez bien bêtes, je vous le dis encore, & prétends vous le prouver toujours.

Vous prétendez que vous étiez eſclaves, & que vous ne voulez plus l'être; moi je vous dis que jamais Nation ne fut plus libre que ce que vous étiez; & que maintenant vous êtes plus eſclaves que ceux que l'on va chercher à la Côte d'Or : *il eſt vrai que vous faites bien voir que les Français ſont réellement nés pour être enchaînés de la tête juſqu'aux pieds.*

Quoi ! vous n'êtes donc point eſclaves, parce qu'on vous dit que vous êtes libres ? Mais d'où vient donc cette ſoumiſſion ſi aveugle aux décrets d'une Aſſemblée exécrable, qui n'eſt rien qu'un aſſemblage de brigands qui foulent à leurs pieds tout ce qu'il y a de plus ſacré !

Vous n'êtes point eſclaves ! d'où vient donc ce reſpect pour ces Comités de recherches, qui ſont autant d'inquiſitions, plus affreuſes que tous les tourmens réunis de l'enfer ? Ces Comités, qui n'ont d'autre objet que de vous perſécuter, de vous rendre la vertu odieuſe, & de vous porter aux crimes les plus atroces, qu'ils veulent toujours couronner !..... Grand Dieu, vous ne tonnez pas !

Vous n'êtes point eſclaves ? Et chaque jour on reſſerre de plus en plus vos fers, que vous avez la bêtiſe de baiſer humblement, tant vous vous croyez heureux.

Vous n'êtez point eſclaves ? Mais autrefois vous aviez des poſſeſſions aſſurées; la propriété étoit un droit ſacré qu'on reſpectoit toujours, maintenant vous n'en avez plus; tout eſt à la Nation, tout eſt à l'Aſſemblée, elle en diſpoſe à ſon gré.

Vous n'êtes point eſclaves ? Parce que vous avez détrôné votre Roi, que vous l'avez mis dans les fers, que vous menacez chaque jour d'égorger ſa famille, peut-être lui-même auſſi; & les ſieurs

la Fayette, Bailly, l'Assemblée, les Communes, les Districts, quarante mille Maires, autant de Comités de recherches (car il y en a par-tout) vous tiennent sous la verge de fer; & vous n'êtes pas esclaves? Vous l'êtes, vous dis-je, plus qu'aucun peuple de la terre. Mais vous êtes de plus, plus bêtes que l'être le plus stupide: quel changement, grand Dieu! la premiere Nation du monde, qui faisoit trembler l'univers, est aujourd'hui la plus vile de toutes. Ah! que vos décrets sont impénétrables, & quels peuvent être vos desseins?

Français (car je veux bien encore vous honorer de ce titre) n'ouvrirez-vous donc pas les yeux sur tout ce qui vous entoure? Croyez-nous des monstres, si vous le voulez, puisqu'on vous a dit tant de fois que nous l'étions, quoiqu'on ne vous ait rien fait, & que nous soyons les plus souffrans; mais ouvrez-les sur votre propre intérêt. Êtes-vous plus heureux que vous n'étiez avant la révolution? Convenez tous que vous mourez de faim, parce que le commerce est entierement ruiné, que personne ne fait travailler; l'administration est donc mauvaise? l'Etat n'est donc pas régénéré?

Y a-t-il un seul décret qui soit réellement en votre faveur, & qui puisse tourner à votre avantage? on les a bien tous annoncés pour votre soulagement, mais où est le fruit que vous en retirez? On vous a dit que vous ne payeriez plus de droits à vos Seigneurs; ce qui est un vol manifeste, attendu que vous ne possédez qu'à ces conditions: on vous l'a dit, pour vous faire révolter comme vous l'avez fait. Cependant, qu'est-il arrivé, vous avez ruiné vos Seigneurs sans vous enrichir. Les droits que chacun de vous lui payoit étoient si modiques, que vous ne pouviez

vous en appercevoir, & c'étoit beaucoup pour lui, vu la quantité qu'il en avoit. Qu'arrive t-il de-là ? C'eſt que vous l'avez mis hors d'érat de venir à votre ſecours, lorſque vous ſerez dans le beſoin ; qu'il ne fait plus faire de travaux, ce qui fait tort à l'agriculture ; & vous ſavez qu'il en eſt tels parmi vous qui lui payoient peut-être un écu, & qui en gagnoient cent avec lui. Vous avez donc perdu par ce beau décret. Bien plus, on veut aujourd'hui que vous payiez ces mêmes droits, ou que vous le rachetiez, attendu, vous dit-on, que vous avez mal interprêté les intentions de l'Aſſemblée. Elle ſavoit très-bien l'effet que cela produiroit ; & vous êtes aſſez ſots pour donner dans le piege. Vous payerez, vous dis-je ; comme ci-devant, & vous aurez le déſagrément de vous être brouillez avec vos Seigneurs, qui oublieront difficilement que vous avez voulu les incendier & les égorger.

Si vous aviez quatre pauvres dans vos villages, vous êtes maintenant deux cents, & vous demandez l'aumône à ces Ariſtocrates que vous avez ruinés, & que vous voulez aſſaſſiner ! Croyez-vous de bonne foi qu'ils ſeront bien touchés de votre ſort ? Vous leur ferez horreur ; ils vous enverront à l'Aſſemblée nationale, que vous béniſſez chaque fois qu'elle prononce quelque décret qui tend à les humilier, que vous défendez ſi bien, & que vous croyez avoir tout fait pour vous. Ainſi votre ſot entêtement vous plongera dans le plus affreux déſeſpoir & vous mourrez tous de faim.

Vous ne payez plus de dîme ! mais on la remplace par un impôt, qui vous ſera bien plus à charge. Que votre récolte ſoit bonne, qu'elle ſoit mauvaiſe vous payerez tout de même. Au lieu que quand c'étoit une dîme, ſi vous n'aviez

rien, vous n'aviez rien à donner, & vous faiſiez toujours des vœux pour qu'elle fût bien forte, puiſque c'étoit la preuve d'une grande, abondance.

On vous a dit que la gabelle reſteroit ſupprimée. C'eſt très-bien, il y a long-temps que j'en avois donné le projet; mais je voulois remplacer les ſoixante millions que le Roi perd par cette ſuppreſſion (& qu'il ne peut perdre,) par un impôt, qui n'étoit point onéreux, & dont vous ne vous ſeriez point reſſentis. Mais voyez pauvre Peuple comme on vous trompe ! & comme vous êtes faciles à tromper.

On vous annonce une fédération, vous êtes tous dans l'anthouſiaſme, & ne ſavez pas ce que c'eſt. On fait des préparatifs immenſes, des journaliſtes flétris font un éloge de cette fête, qu'ils élevent au-deſſus de tout ce qu'Athênes, dans ſes beaux jours, & Rome, avoient produit de plus magnifique (c'étoit bien à votre portée.) Vous n'aſpirez qu'à vous rejouir dans un temps de deuil & de calamité, dans un temps où la main de l'éternel s'appéſantit de plus en plus ſur vous, dans un temps où votre Patrie eſt plongée dans des malheurs, que jamais empire n'éprouva, quelle eſt enfin enſévelie ſous ſes propres ruines.

On fait venir à Paris (à très-grands frais) toute la Nation par ſes Députés : indépendamment de cela, on veut que dans tout le royaume, ſans excepter le plus petit village, que le même jour, à la même heure, cette fédération ait lieu par-tout où il y a des troupes de ligne, elles ſont obligées de s'y trouver. Vous croyez que ce doit être la plus belle fête du monde, vous êtes dans un délire qui tient beaucoup de la folie; vous tueriez un Ariſtocrate, s'il ne s'y trouvoit pas, & vous êtes aſſez ſots pour ne pas

voir que vous jurez de la maniere la plus formelle, en face des autels, que vous ſerez à jamais eſclaves, & que vous conſentez à vivre ſous le deſpotiſme le plus cruel, le plus tyrannique : je vais vous le prouver.

Je ne vous dirai rien du ſerment fait au Roi & à la Nation. Tout François l'a fait en naiſſant, il n'y a que les traîtres qui le violent, & pluſieurs l'ont violé, notamment toute l'aſſemblée ; ainſi la fédération étoit parfaitement inutile, ſi elle n'avoit que cet objet.

Mais, vous avez juré de défendre & de maintenir de toutes vos forces la conſtitution. Où eſt-elle cette conſtitution ? la connoiſſez-vous ? elle n'exiſte pas ; & vous enfreignez en faveur de cette conſtitution des lois que vous connoiſſiez, auxquelles vous avez juré d'obéir. Vous vous parjurez donc par un nouveau ſerment ! la choſe eſt toute nouvelle, & vous montrez à la fois votre bêtiſe, & combien peu l'on doit compter ſur vous.

Mais, vous dites qu'on la fera cette conſtitution ; qu'on ne vous trompera même pas, que vous avez pour garant la ſanction du Roi ; que ſans cette ſanction votre ſerment reſte nul. Belle conſéquence, ma foi ! Bon Dieu ! que vous êtes bornés ! ne ſavez-vous donc pas que le Roi n'eſt plus Roi, pas même l'ombre d'un Roi : c'eſt l'être le moins puiſſant de tout ſon Royaume. Il eſt plus eſclave que vous ; ſa ſanction & rien, c'eſt la même choſe. Auſſi ne fait-il que gémir, & ſanctionner tout ce qu'on veut ; ſi l'on lui portoit un décret par lequel il eſt défendu d'enſemencer les terres, & de porter des culotes, il le ſanctionneroit, & c'eſt ce qu'il auroit de mieux à faire : ainſi vous devez vous attendre à la conſtitution la plus déſaſtreuſe, la plus ridicule qui ait jamais exiſté. Je ne ſerois point étonné

que l'on vous ordonnât d'étouffer vos enfans qui naîtroient avec quelque difformité, ainsi que les vieillards, qui ne pourroient plus rendre des services. Ce trait seroit digne d'eux, d'autant plus qu'il y a des Peuples qui fourniſſent de ces exemples, & qu'ils ſe plaiſent à imiter toutes les atrocités qu'ils trouvent dans l'hiſtoire : vous avez juré d'obéir.

Vous avez fait un autre ſerment qui vous menera bien plus loin que vous ne penſez ! vous avez juré d'employer toutes vos forces pour faire payer tous les impôts quelconques, & ſous quelle dénomination qu'ils puiſſent être, *vous êtes donc bien confians !* vous l'avez fait jurer à toute l'armée.... D'après cela, jugez ce que vous avez fait; voyez ſi cette fête étoit ſi belle ! Si vous êtes bien libres maintenant ! jugez ſi ce ſont les Ariſtocrates qui vous trompent, ou bien ſi c'eſt l'aſſemblée. Voyez avec quel art elle vous a conduit dans le piège; maintenant je vois revivre la gabelle, je vois impôt ſur impôt, on ne vous conſultera plus; vous avez juré d'être ſoumis, & de payer ſous quelle dénomination que ce puiſſe être; voilà le mot. On vous en mettra ſur l'air que vous reſpirez, ſur votre malheureuſe paillaſſe, où, couverts de quelques vieux haillons, vous déplorerez votre fatale exiſtence. Vous avez juré d'obéir, & ſi vous vous y refuſez, vous avez fait prêter ſerment à toutes les troupes de ligne, aux Ariſtocrates, à toute la Maréchauſſée du Royaume de vous y forcer. Voyez donc votre entêtement, & combien vous êtes bêtes !

Quoi ! vous avez fait ſerment, vous, vos femmes, vos enfans, (car vous en avez mené à cet autel de la Patrie qui étoient encore à la nourrice) d'obéir ſans réſerve aux décrets d'une Aſſemblée compoſée de tout ce que le monde peut offrir

de plus exécrable ! Vous ne disconviendrez pas de cette grande vérité. Vous savez vous-mêmes qu'il y en a dans le nombre qui ont mérité d'être rompus vifs, tant ils avoient commis de crimes abominables. Vous savez qu'il y en a qui jouissoient d'un si souverain mépris, que vous rougiriez de vous trouver avec eux. Vous savez qu'il y en a qui ont commis toute espèce d'atrocités; depuis même qu'ils sont Députés, qu'ils ont voulu assassiner la Reine... A ce mot je frémis.. ce crime est connu de tout le monde; vous savez qu'il y en a qui n'existent que par les bontés de cette auguste & malheureuse Reine, qui ont été à sa charité, & qui sont les plus acharnés contre elle, tels sont les Lameth. Mes amis, quand on est ingrat à ce point, les crimes ne coûtent plus, on les commet tous; voilà cependant ceux qui font tout, voilà ceux que vous défendez; ceux auxquels vous avez juré une obéissance aveugle, même pour des décrets qu'ils n'ont pas encore prononcé, jugez s'il est facile de vous tromper, & si vous ne méritez pas bien de l'être.

Je ne dois point passer sous silence ces Membres de la Noblesse & du Clergé, qui ont abandonné leurs Corps; c'est une infamie que des siècles ne pourront effacer. Certainement on ne commande point à l'opinion, chacun à la sienne, heureux qui la bonne; on peut & l'on doit, quand on est fondé de procuration, dire ce qu'on pense, bien développer ses idées, les défendre avec chaleur, y persister, si l'on n'est convaincu qu'on se trompe; mais abandonner son Corps, aller renforcer celui qui y est opposé, c'est se faire mépriser de celui que l'on quitte, & de celui duquel on prend la défense; c'est ce qui est arrivé.

Le tiers nous a fait bien du mal; il y en a dans le nombre d'horriblement scélérats, mais il

y en a de parfaitement honnêtes, qui penſent abſolument comme la majorité de la Nobleſſe & la minorité du Clergé, qui mériteroient à tous égards d'être de ces corps. Mais y en a-t-il un ſeul qui ſoit paſſé, lorſqu'ils étoient ſéparés? Ils ſe ſont défendus, parce que leur conſcience les y portoit. Voilà le fait d'un galant homme, d'un homme de probité; mais ils ſont reſtés au corps qu'ils défendoient. Voilà leur devoir. Voyez maintenant ſi cette Aſſemblée eſt bien légale, ſi elle n'eſt pas monſtrueuſe! Croyez que je vous prouverai tout ce que je vous avancerai, que je ne vous dirai pas un mot qui ne ſoit dans l'exacte vérité. Pourſuivons.

Vous ſavez que cette Aſſemblée a commencé ſous de très-mauvais auſpices. Dès les premiers jours, le Tiers a élevé de grandes difficultés, il a voulu ſubjuguer la Nobleſſe & le Clergé. Ces deux Corps ſe ſont défendus, les troubles ont commencé dans la Capitale; ils ont bientôt gagné dans les Provinces. On a jeté tout l'odieux ſur ces deux Corps, qui cependant ne faiſoient que ſuivre leurs cahiers, & des uſages auſſi anciens que la monarchie. Enfin, on a dit que ſi la réunion ſe faiſoit, que l'Aſſemblée ne ſeroit plus qu'une ſociété de frères, que tout iroit bien, que nous ſerions heureux. La réunion ſe fait, (ce qui rend, dès ce moment, l'Aſſemblée nulle.) Bien loin de voir renaître la tranquillité, nos malheurs augmentent. Le Roi eſt obligé de faire venir des troupes pour faire ceſſer les troubles; ils augmentent encore. On lui dit qu'il faut les renvoyer, & que tout rentrera dans l'ordre. Il les renvoye. Nous ſommes encore plus malheureux. On dit qu'il faut des Milices bourgeoiſes, que c'eſt le ſeul moyen pour que tout aille bien. On fait une armée de Bourgeois. Elle détrône le Roi, & nous ſommes toujours plus malheureux.

Tous les jours on demande de nouveaux sacrifices, on les fait, chaque jour nos maux vont en augmentant; il est donc de toute évidence que cette Assemblée a juré la ruine entière de la France. On vous le dit, on vous le prouve; & vous vous plaisez à rester dans votre aveuglement.

On vous a aigri contre la Noblesse, le Clergé, les Princes, les grands Seigneurs, les Gens riches, au point que vous voudriez les égorger tous. Ce sont des Aristocrates, ennemis de la révolution; des Conspirateurs qui, par leurs déprédations, fouloient le Peuple à leurs pieds, & le faisoient mourir de faim. Voyons si tous ces chefs d'accusation sont bien fondés. Ils sont bien graves. Suivez-moi, & nous verrons s'il faut exterminer tous ces gens-là. Ne leur faisons point de grace. Voyons d'abord le tort qu'ils vous ont fait. Voyons si l'Assemblée Nationale a pour objet le soulagement du Peuple, quand elle veut les détruire.

J'entends bien dire, depuis la révolution, que les Aristocrates ne cessent de conspirer. Chaque jour on l'imprime. Rien n'est si sûr que tout ce qui est imprimé. On avoit vu, les premiers jours de la révolution, des Régimens entiers de Hussards escadronner dans un égoût, pour venir ensuite reprendre la Bastille. La chose paroissoit difficile à croire. Il le falloit pourtant, ou bien l'on étoit un Aristocrate, qu'il falloit mettre à la lanterne. Cependant, malgré cette grande certitude, il n'y avoit rien.

Une armée entière étoit entrée le lendemain dans cette Bastille pour la reprendre aussi. Tout le monde l'avoit vu. Les Districts, la Commune, tous font des informations. Ces diables d'Aristocrates la rendent en-

core inviſible. Ils l'ont eſcamotée ; on n'en voit pas la plus légère trace. Ce ſont des ſorciers, il faut les pendre tous : hé bien, mes amis, ſi vos enfans vous faiſoient de pareils contes, ne leur donneriez-vous pas le fouet pour leur apprendre à être ſi bêtes ? Voilà pourtant ce que vous avez cru. Je ne ſai même pas ſi vous êtes encore bien diſſuadés.

On s'eſt acharné à vous dire que les Ariſtocrates conſpiroient d'un bout du Royaume à l'autre, quoique les plus grands Conſpirateurs fuſſent déjà proſcrits, & ſortis de France. Pluſieurs, qui n'étoient point accuſés, mais qui ne vouloient pas ſe trouver à pareille fête, s'en étoient allés auſſi, & c'étoit le plus grand nombre. Ceux qui ſont reſtés, ne pouvant faire autrement, (car je vous préviens qu'ils s'en ſeroient tous allés, s'ils l'avoient pu, tant vous êtes aimables), ne ſe ſont jamais trouvés quatre enſemble. Il me paroît pourtant bien difficile, que l'on puiſſe conſpirer tout ſeul. *Vous ſavez bien que vous n'êtes parvenus à faire la révolution, que par des attrouppemens extrêmement nombreux, & ſouvent répétés.* On ne dira pas que c'étoit par écrit, tout le mondre ſachant qu'on interceptoit toutes les lettres : on n'oſoit pas écrire qu'un tel jour il avoit plu. Voilà cependant bien des conſpirations toutes découvertes ; tous ces exécrables Feuilliſtes en inondoient le Peuple. Chaque jour encore j'entends crier dans les rues, Nouvelle Conſpiration des Ariſtocrates découverte ; chaque jour vous les liſez avec une nouvelle avidité. Vous vous paſſez de pain, pour acheter ces infâmes Libelles, (ce qui fait un impôt bien conſidérable), & jamais vous ne voyez de preuves. Il faut cependant convenir que, ſi depuis quinze ou dix-huit mois, on

vous

vous dit tous les jours, voilà la certitude d'une conſpiration, voilà des faits bien prouvés, bien détaillés, avec toutes les circonſtances; que ſi aucune n'eſt vraie, que ſi jamais il y a eu la plus légère apparence de tout ce qu'on vous a dit, que vous l'ayez toujours cru, il faut, dis-je, que vous ſoyez plus bêtes que l'âne qui broute l'herbe. Eh bien, vous y croyez encore, & je vous défie de rien prouver. Vous n'êtes donc que des ſots, je ſuis fâché de vous le dire; mais je le ſerois moi-même, ſi je ne vous trouvois pas tels.

Si l'on vous diſoit que l'Empereur de la Chine envoie quatre cens mille hommes, avec beaucoup de canons, dans un balon, pour venir au ſecours des Ariſtocrates, vous le croiriez, quand bien même le vent ſeroit contraire, & vous ne voulez pas croire un mot de tout ce qu'on vous prouve clair comme le jour, de la part de ceux qui vous trompent, tant votre entêtement eſt grand; mais je vous le répète, il n'y a que les ſots qui ſont entêtés à ce point. Ceux qui vous trompent, le ſavent ſi bien, qu'ils le font de la manière la plus groſſière, pour mettre tous les jours votre crédulité à l'épreuve. Suivons pied-à-pied.

On vous dit que tous ces Princes, ces grands Seigneurs dévoroient le pauvre Peuple par leurs déprédations, que leurs dépenſes étoient ſi exceſſives, qu'ils auroient mangé quatre Royaumes comme la France. Il falloit qu'ils euſſent de bien grands eſtomacs. Voyons ſi c'étoit au détriment de ce pauvre Peuple.

Je n'aime point les déprédations; je les ai trouvées ridicules, comme tout le monde. J'ai même crié tout autant qu'un autre, ſans cependant rien incendier; j'aurois ſeulement voulu

qu'on eût réformé tant d'horribles abus, (ce qui étoit fort aisé). Mais étoit-ce la classe de ce pauvre Peuple (qu'on met toujours en avant), qui étoit en souffrance ? Non, on faisoit au contraire sa fortune. En voici la preuve.

Tous ces Princes, ces grands Seigneurs, même tous ces Protégés, ces gens si riches, qui faisoient des dépenses si excessives ! comment les faisoient-ils ? Ils avoient des Palais superbes. Mais ces Palais, signes certains du génie d'une grande Nation ; monumens, si l'on veut, consacrés à l'orgueil, à l'ostentation, n'en faisoient pas moins l'ornement d'une Ville qui montroit à tous, par leur multiplicité, quelle étoit la demeure d'un grand Peuple libre, d'un Peuple dont les richesses annonçoient sa puissance. Ces Palais, dis-je, s'étoient-ils élevés par la tyrannie de leurs maîtres, & par les sueurs de leurs vassaux ? Non vraiment, ils avoient au contraire été bien volés. Plusieurs architectes y avoient fait leur fortune ; des milliers d'ouvriers y avoient gagné leur vie pendant plusieurs années. Ces ouvriers, ces Architectes étoient bien certainement de la classe du pauvre Peuple. Cette dépense ne les fouloit donc pas.

Il falloit meubler ces Palais. Quelle quantité de meubles ne falloit-il pas ! On vouloit qu'ils fussent de la plus grande recherche. Toutes les manufactures du Royaume travailloient jour & nuit (elles se reposent maintenant) ; par conséquent les ouvriers les plus ingénieux trouvoient à exercer leurs talens, bien sûrs qu'ils seroient magnifiquement payés. Il falloit des décorations dans tous les genres ; c'étoit encore bien des talens mis en exercice. La grande dépense étoit la main-d'œuvre ; car sa valeur intrinsèque, tout monde le sait, est ordinairement comptée pour

rien, ou à-peu-près. Dans quelle classe encore se trouve cette main-d'œuvre ? chez les gens qui n'ont rien. Le pauvre Peuple n'est donc pas encore foulé ? C'est au contraire sur lui que l'on verse, à pleines mains, tout l'or du Royaume. Pour peu qu'un ouvrier eût du talent, il étoit sûr de faire fortune, ou du moins il vivoit très-bien, fixant lui-même le prix de son travail.

Les Etrangers riches, voyageant en France, alloient voir ces Palais; ils étoient ravis du bon goût qui y régnoit; ils vouloient remporter dans leur pays tous les objets du luxe qu'ils pouvoient se procurer. C'étoit donc encore nos ouvriers qui travailloient. Ainsi, ces Etrangers nous apportoient leur or, nous leur donnions en échange nos productions ou notre industrie. Nous avons perdu toutes ces ressources; mais nous aurons une belle Constitution.

Mais on ne pourra disconvenir, qu'il étoit bien ridicule qu'il fallût cent chevaux, plus ou moins, pour un seul particulier, autant de Laquais ! J'en conviens; mais cette magnificence étoit-elle au détriment du Peuple ? Non, en vérité, elle faisoit sa fortune. Le Fermier vendoit son fourrage le prix qu'il vouloit; le Marchand de chevaux, qui vendoit tel cheval jusqu'à cent louis, n'en auroit pas trouvé dix sans cette concurrence; tous les Laquais eussent été à l'aumône, si ce grand Seigneur s'étoit servi lui-même. C'est donc encore pour le bonheur du Peuple, que l'on fait toutes ces dépenses, ou du moins il y trouve son avantage. Il est donc abominable de les irriter contre les Aristocrates, puisque c'est d'eux qu'ils tiennent leur existence.

Si nul particulier dans le monde ne dépensoit que pour son nécessaire absolu, presque toutes les richesses de la terre deviendroient parfaitement

inutiles, & plus des trois quarts de ſes habitans mourroient de faim par pareſſe, nous ſerions tous des ſauvages. L'on peut donc dire, avec grande vérité, que ſi le luxe fait quelque tort, il procure les plus grands avantages. Tout étoit donc bien; mais tout eût été infiniment mieux, ſi l'on s'en fût tenu à réformer les abus, ainſi que tous les cahiers le portoient, ainſi que le Roi l'avoit ordonné.

Dira-t-on que leur table étoit trop ſomptueuſe? J'en conviens auſſi. On a vu des gourmands manger, à eux ſeuls, un litron de petits pois, qui coûtoient deux cens livres, parce que c'étoient les premiers qu'on avoit vu; & qu'avec ces deux cens livres, on auroit très-bien nourri deux cents pauvres. Voilà un grief qui mérite au moins la lanterne; cependant ne nous hâtons pas dans notre jugement, examinons la choſe de plus près, afin de n'avoir pas de remords.

Ce litron de petits pois valoit, valeur intrinsèque, douze ſols, encore parce que c'étoit la primeure. Le Jardinier ne ſe ſeroit certainement pas donné la peine de parcourir deux ou trois arpens de terre, pour cueillir une ſi petite quantité de petits pois, les porter peut être à vingt lieues, pour n'en retirer qu'un prix ſi modique. Le riche n'en auroit pas donné deux cens livres, lorſque tout le monde les a pour douze ſols. Il auroit gardé ſon argent, s'il n'avoit eu cette préférence. Il le garderoit dans tous les temps, s'il ne pouvoit ſatisfaire ſes fantaiſies, qui ſont d'avoir toujours les choſes les plus rares que tout le monde ne ſauroit avoir. Il enfouiroit ſon or, & nous verrions dans peu tout celui du Royaume enfoui dans la terre, & tout-à-fait perdu pour la ſociété; car, dans le fait, un homme ne conſomme pas plus qu'un autre homme. Ainſi, ſi le riche n'a pas la préférence pour les choſes rares,

qui n'ont de valeur qu'idéalement, il n'achetera rien plus cher que les autres. Voyez donc votre ſtupidité ! Serez-vous toujours bornés, au point de ne croire que des choſes incroyables ? & vous êtes des hommes ! vous n'êtes rien que des maſſes informes qui dégradent ce grand ouvrage où l'Eternel mit tant de ſoins.

Vous dites que le peuple eſt foulé par ces folles dépenſes ; & moi, je vous prouve que ces dépenſes l'enrichiſſent. Je ne quitterai point cet article, que je ne vous aie forcé de bénir le ciel de vous avoir donné des gens qui aiment ſi fort à dépenſer.

Ces deux cens livres, avec leſquelles on auroit nourri deux cens pauvres, font que le Peuple eſt foulé ! Sots animaux, que vous êtes bien loin de fouler le Peuple par cette action ; vos vœux ſont préciſément remplis, les deux cents pauvres ſont nourris. Car vous conviendrez, que de nourrir un homme deux cents jours, ou d'en nourrir deux cents dans un ſeul, l'effet eſt le même pour la ſociété ; & je penſe que vous conviendrez avec moi, que l'homme qui travaille, mérite d'être nourri par préférence à celui qui ne fait rien. Ainſi, d'après ce raiſonnement auquel je défie de répondre, il ſe trouve que le riche n'a pas plus mangé que le pauvre, puiſqu'il n'a mangé qu'un litron de petits pois, qui à peine valoit douze ſols ; & le Jardinier, qui peut-être a une famille très-nombreuſe, un loyer cher à payer, a vendu, dans un inſtant, toute la récolte de ſon jardin, & la récolte lui reſte, car, certainement, ce qu'il en a donné, n'eſt pas ſenſible. Convenez donc que vous êtes bien ſots. Voyez ſi vous êtes bien aimables, ſi vous valez la peine qu'on ſe donne pour vous !

Vous croyez peut-être que je ſuis bien riche

moi-même, que c'eſt ma cauſe que je défends ? Hé bien, vous vous trompez encore. Je n'ai rien que de très-petites rentes ſur le Roi qu'on ne me paye point ; peut-être me donnera-t-on à compte quelque Aſſignat, que j'eſtime autant que des feuilles de chêne. Ainſi je puis dire que je n'ai rien ; mais je voudrois vous rendre heureux, & vous détromper ſi je le pouvois.

Un autre grief bien plus important encore, grief qu'on ne peut, dites-vous, juſtifier. Je ne l'entreprendrai pas ; je le trouve (peut-être plus que vous) abominable, troublant le bonheur de la Société, enfin je le trouve infâme.

Cet homme ſi riche, cette ſangſue du Peuple, qui met tout par écuelles, qui ne donneroit pas un ſol à un pauvre, donne à ſa Maîtreſſe (qui n'eſt qu'une coquine) mille louis par mois. Il lui meuble un appartement ſuperbe. Bien certainement voilà le Peuple horriblement vexé. Quoi ! le piège le plus groſſier eſt celui dans lequel vous donnez tête baiſſée ! Ne voyez-vous pas que bien loin de vous vexer par cette conduite, c'eſt de votre fortune que l'on s'occupe. On veut vous rendre un bien qu'on a ſouvent mal acquis ; je conviens que ce n'eſt pas là le projet, c'eſt un égoïſte qui n'aime que lui, mais faiſant tout pour lui, l'effet eſt tout pour vous.

Cette fille eſt de la claſſe du Peuple, ſes parens ſont dans la misère, elle les nourrit tous ; du moins, parmi elles, c'eſt le grand nombre ; il lui faut des voitures très-élégantes ; n'eſt-ce pas vous qui les faites ? Vous ſavez même qu'elle en ſera bientôt dégoûté, qu'il lui en faudra une nouvelle ; par conſéquent vous donnez ce que vous avez de plus mauvais dans votre boutique, (que vous ne vendriez pas ailleurs) vous vous attachez

à l'élégance (ce qui forme votre goût), & vous vendez le double du prix que cela vaut.

Il faut à Mademoiselle une maison magnifiquement montée ; il lui faut des chiffons, des robes, des diamans, &c. &c. &c. Tout cela vexe-t-il le Peuple ? tout cela l'enrichit. On ne finiroit pas à dénombrer la quantité de gens qui vivent aux dépens des sots ; il ne faut donc pas que l'Assemblée nationale vous dise qu'elle s'occupe de votre bonheur en ruinant les riches ; elle vous ruine bien davantage, puisque vous n'existez que par eux ; mais savez-vous à qui tous ces déprédateurs font du tort, c'est à leurs propres familles qu'ils plongent dans la plus grande désolation, dans la grande misère, quand ils répandent en profusion toute leur fortune sur vous.

La Noblesse du Royaume qui, en général, est la classe du monde la plus pauvre, a cependant sa petite vanité. Une jeune femme voit au spectacle ou à la promenade une de ces filles, fort élégamment mise : la tête lui en tourne ; elle veut être mise de même. D'après cela toutes les marchandes de modes sont en campagne ; il faut que Madame ait un chiffon des plus élégans. Les femmes, ses amies, en sont jalouses ; elles veulent toutes en avoir autant. Elles se passent du nécessaire intérieur pour briller au-dehors. Hé bien encore, tristes victimes de la plus crasse ineptie, ces folies vexent-elles le Peuple ? elles l'enrichissent, vous dis-je, & vous mourriez tous de faim, sans le luxe des riches ; leurs déprédations font passer toutes les richesses dans vos mains. Ceux qui font le véritable tort à la société, ce sont les avares, qui accumulent toujours sans jamais rien dépenser. Voilà ceux qui vraiment sont à charge à l'Etat. Ainsi, vous voyez

combien vous êtes bêtes dans le choix que vous faites des victimes de votre rage.

Je vous demande d'où sortent tous les acteurs des spectacles ? N'est-ce pas de la classe du Peuple ? Si fait en vérité. Qui leur procure une fortune souvent si ridicule, sur-tout à Paris ? Ce sont les Aristocrates. Hé bien, ces misérables farceurs, se sont armés contre les Aristocrates, ils ont été les premiers révoltés ; ils sont cependant tous pensionnés du Roi ; (ce qui est bien ridicule.) Ils se sont tous mis contre le Roi ; aussi qu'arrive-t-il ? on leur a remis toutes les petites loges, qui faisoient leur principal revenu, & j'espère qu'ils perdront toutes leurs pensions, ayant trop bien prouvé qu'ils ne les méritent pas.

N'auroient-ils pas bien mieux fait de garder la neutralité ? & de dire : nous avons besoin de tout le monde, ménageons tout le monde ; ils eussent été applaudis par tous ; mais ils ont fait tout le contraire ; ils ont souillé leurs théâtres de pieces analogues à la circonstance, aussi bêtes, aussi infâmes qu'eux & leurs auteurs. Les honnêtes gens ne vont plus à leurs spectacles.

Les gens à talent n'ont pas montré ni plus d'esprit, ni plus de loyauté. Voici ce que j'ai vu.

Un Musicien, que j'aimois, que j'estimois, le croyant un parfait honnête homme, ayant du talent, est devenu enragé comme un Député. Je parlois un jour avec lui sur nos malheurs présens, il me dit : Je conviens, Monsieur, que je suis ruiné, je ne fais plus rien, je ne gagne plus rien, je suis dans la Milice non soldée ; je sens que je ne réparerai jamais les pertes que j'ai fait dans cette Révolution. Mais j'en suis consolé, voyant que mes enfans, un jour seront heureux. Il en avoit trois ou quatre devant lui, ayant son même talent,

& qui avoient auſſi perdu tous leurs écoliers. Je lui dis : Sans doute, mon cher Monſieur, vous avez de belles terres, une belle ſucceſſion à laiſſer à vos enfans ; vous avez l'eſpoir qu'ils poſſéderont de grandes charges ? Il auront mon talent, me répliqua-t-il, je ne vois à ma poſtérité d'autre ſort que celui d'être toujours Muſiciens. En ce cas là, lui dis-je, vous êtes bien bête, votre talent, ou la Révolution vous ont ôté toute eſpece de jugement : car le Peuple, qui n'a que ſes bras, ou ſon induſtrie pour vivre, qui ne vit qu'au jour la journée, qui ne peut laiſſer autre choſe à ſes enfans, ne doit point faire le ſacrifice du temps préſent au temps à venir, d'ailleurs votre raiſonnement eſt faux dans tous ſes points.

Vous convenez que les gens autrefois riches ſont maintenant ruinés, qu'ils le reſteront toujours, & que c'eſt bien fait de leur avoir fait éprouver un pareil traitement ; mais vous n'exiſtez que par leurs ſuperfluités, vous ne deviez exiſter que par les dépenſes inutiles qu'ils auroient toujours fait ! Certainement, lorſqu'ils n'auront que le ſtrict néceſſaire, ils ne l'employeront pas à apprendre des arts ou des talens de pur agrément. Le vôtre reſtera nul, vous mourrez de faim, ainſi que vos enfans, & toute votre poſtérité ; il ſe trouva fort ſot, reſta toujous enragé, je le quittai, & le plaignis.

Voilà cependant le plat raiſonnement que font tous les amis de la révolution ; voilà le ſort qu'ils éprouvent tous. Lorſqu'ils avoient un Roi, ils déploroient leur triſte exiſtence, ils maudiſſoient le Gouvernement quand on leur demandoit un écu ; maintenant qu'on leur prend tout, en leur diſant qu'on leur donne tout, qu'on les enchaîne en leur diſant qu'ils ſont libres, ils béniſſent le ciel de leur avoir donné des monſtres pour les

tous dévorer ; cela ne prouve-t-il pas que les Français ſont réellement faits pour l'eſclavage ? Que c'eſt avec la verge de fer qu'il faut les gouverner. Ce miniſtre Italien avoit bien raiſon, quand il diſoit à ſon maître (qu'il vouloit ſoulager ſes Peuples) « Sire, le *Peuple* Français ne va bien » qu'autant qu'il eſt fortement chargé ». Voyons maintenant quelle eſt la claſſe qui ſupporte réellement les déprédations des riches protégés.

La claſſe la plus malheureuſe du monde, eſt celle que vous perſécutez le plus ; c'eſt la plus généreuſe ; c'eſt celle qui ſouffre tous les maux en ſilence ; c'eſt celle qui n'agit point contre ſes perſécuteurs ; c'eſt celle qui vous anéantiroit, ſi elle diſoit un mot, à ces traits reconnoiſſez la Nobleſſe ! Oui, c'eſt la Nobleſſe, & la plus pauvre encore, qui paye toutes ces déprédations, ou du moins qui le reſſent davantage. Je vais vous le prouver.

Lorſque l'État eſt obéré, ne met-on pas un impôt ſur les terres ? Sans doute, me direz-vous ; mais vous me direz auſſi, les Nobles ne les poſſedent pas toutes, je le ſais ; mais ceux qui ne ſont pas Nobles & qui les poſſedent, font pour la plupart un commerce quelconque. Alors ils font ſi bien, qu'ils ſe dédommagent dans cette partie de tout ce qu'il en coûte pour l'État ; & ceux qui achetent payent cet impôt La Nobleſſe n'a point de dédommagement, ſa fortune diminue en proportion des charges qu'elle ſupporte ; on ne dira pas que c'eſt le fermier qui paye, puiſqu'il n'afferme que relativement aux charges.

Mais, me dira-t-on, on met des impôts ſur toutes les marchandiſes ; malheureuſement je ne le ſais que trop ; mais c'eſt encore moi qui les paye, & le marchand y gagne : je ſuppoſe que l'on met un impôt de cinq ſols par aune de drap,

le marchand, ſans croire bleſſer ſa délicateſſe, me le vend ſix de plus; par conſéquent l'impôt l'enrichit quand j'en ſupporte toute la perte. Il en eſt ainſi de tout. L'ouvrier, le journalier, le domeſtique, qui achetent, ainſi que moi, me font payer leurs ſervices, ou la main-d'œuvre en conſéquence, & c'eſt toujours le conſommateur qui ne fait point de commerce qui paye.

J'ai un malheureux contat ſur le Roi, dont mes peres ont eu la bêtiſe de porter le fonds au tréſor royal, ce contrat a ſupporté mille réductions, bientôt il ſera réduit à rien, je l'ai toujours gardé, je le garde encore; mais pluſieurs ont eu leurs affaires dérangées, ils ont vendu les leurs à des uſuriers capitaliſtes. Voilà l'origine des agioteurs; ceux-ci ont fait des fortunes rapides par des voies infâmes; on veut les punir; on ne le peut ſans bleſſer beaucoup d'honnêtes gens; on héſite, les beſoins ſont preſſens, on le fait, & je ſuis la victime infortunée qu'on veut encore égorger; qu'ai-je donc fait?

J'ai ſervi ma Patrie avec diſtinction; j'ai cent fois verſé mon ſang pour elle; on donnoit des penſions à tout le monde, on n'a pu m'en refuſer une; mais elle eſt ſi petite, qu'à peine puis-je ſubſiſter: l'État a toujours beſoin, on fait des retenues ſur les penſions; la mienne éprouve le même ſort, toujours dans les proportions, non pas de mes facultés, ni des motifs qui me l'ont fait obtenir, mais du montant de la ſomme. Je demande, cependant, ſi je n'ai que douze cens livres, & qu'on me retienne le quart, ſi je pourrai vivre avec neuf cens, parce que celui qui avoit cent mille livres n'en a plus que ſoixante-quinze, & que j'éprouve encore l'augmentation du prix des denrées, & de la main-d'œuvre, ainſi que tout le monde, dans les proportions de ma con-

ſommation ? J'ai donc raiſon de dire que la claſſe qui véritablement ſupporte le piods de tous les impôts, c'eſt la Nobleſſe pauvre du Royaume. Voilà, ſor Peuple, les Ariſtocrates qu'on veut vous faire égorger. Voilà ceux dont on eſt ſi jaloux, ceux dont on envie ſi fort les privileges, ne les trouvez-vous pas bien onéreux pour vous ?

La Nobleſſe riche du Royaume, ou tous les gens riches, vous donnent une grande aiſance par leurs prodigualités ; & la Nobleſſe pauvre vous aide encore beaucoup par cet heureux préjugé (qui eſt tout en votre faveur,) qu'elle ne doit pas ſe ſervir elle-même ; voyez maintenant ce que vous deviendrez ſi les décrets de l'Aſſemblée ſont exactement ſuivis ; je prétends qu'ils ſont tous contre vous.

On vous a fait entendre que les biens du Clergé combleroient tout le déficit, qu'ils ſeroient même bien plus que ſuffiſans, ce qui feroit que vous ne payeriez plus d'impôt. Vous l'avez cru, *parce que vous croyez toujours les choſes incroyables* ; le Clergé, dès ce moment, eſt devenu l'objet de vos perſécutions ; que vous êtes bornés !

L'Aſſemblée a décrété que ces biens ſont à la Nation ; elle veut les vendre ; elle ordonne qu'il en ſera vendu dans le moment pour quatre cents millions ; ſuivez-moi.

N'eſt-il pas vrai que lorſque vous avez une vente à faire, que vous tâchez de mettre dans le meilleur état poſſible l'objet qui doit être vendu, afin d'en avoir un plus grand prix ? La choſe paroît toute naturelle ; hé-bien, l'Aſſemblée a ſuivi une marche toute contraire, pour faire mal, même le mal qu'elle fait

Elle a commencé par réduire preſque à rien tous ces biens, en ſupprimant les dîmes, les droits ſeigneuriaux, &c. Il eſt tel bénéfice qui valoit

autrefois cinquante mille livres de rente, qui n'en vaut pas aujourd'hui mille écus ; c'eſt dans cet état qu'elle veut les vendre. Alors il paroît difficile qu'ils puiſſent ſuffire à combler *un déficit énorme qui s'accroît tous les jours de la maniere la plus monſtrueuſe, malgré toutes les réformes que l'on a fait*, & que l'on paye les traitemens décrétés aux Eccléſiaſtiques, dont une très-grande partie eſt aujourd'hui à la charge de l'Etat, & qui n'y étoient pas autrefois ; (ce ſont les Mendians). Une autre très-conſidérable qui a triplé ſon revenu, (ce ſont les Congruiſtes). Une autre enfin, qui n'eſt pas la moins conſidérable, qui n'avoit pas, à beaucoup près, vivant en communauté, (quoique très-bien) ce que chaque individu peut avoir aujourd'hui en ſon particulier (ce ſont les Moines). Suivez-moi toujours.

Je ſuppoſe que ces biens ſoient vendus ſur l'état actuel de leurs revenus, alors on les achetera bien peu de choſe. Une légiſlature ſuivante arrive ; elle n'aura pas plus de reſpect pour les lois faites il y a deux jours ; lois que tout le monde ſait avoir été dictées par la haine & la diſcorde, dont elles portent ſi bien l'empreinte, que nos Repréſentans n'en ont eu pour celles qui exiſtoient depuis quatorze cens ans ; qui avoient été faites par tout ce qu'il y avoit eu de plus ſage dans le Royaume, perfectionnées par les plus grands hommes, les plus vertueux, où l'amour du bien parut de toutes parts. D'ailleurs cette légiſlature voudra auſſi faire quelque choſe, & perfectionner encore ; (car il n'eſt pas donné aux hommes de produire des perfections au premier eſſai, ſur-tout à notre Aſſemblée ;) elle aura reconnu l'injuſtice de dépouiller les Seigneurs des terres ; elle les fera rentrer dans tous leurs droits ; le Clergé n'exiſtera plus ; tel eſt le projet. Sera-t-il juſte

qu'un particulier qui aura acheté une terre quarante mille livres, ait au bout de six mois un revenu égal au capital qu'il aura déboursé? car la loi sera pour toutes les terres; où seroit alors l'avantage que l'Etat auroit retiré de cette vente?

Une autre alternative se présente. Cette seconde législature trouve abominable qu'on ait dépouillé l'Eglise de tous ses biens, dont une très-grande partie lui appartenoit avant qu'il y eût des Français, avant que la Monarchie fût établie; une autre partie achetée par ses propres épargnes; une autre donnée par des donations en forme, par des testamens, le tout sous l'autorité des lois; elle pourra dire si ces donations ne sont point bonnes! il faut nécessairement casser tous les testamens du Royaume, & déclarer que nul n'a la propriété de son bien, qu'il n'en est que l'usufruitier; que nul n'en peut disposer après sa mort; que tout est & sera roujours à la Nation; ou bien encore, elle pourroit trouver juste, que si l'on prive l'Eglise de ses biens, qu'il faut les rendre aux familles dont ils sont sortis. Mais comme ce dernier parti entraîneroit nécessairement des procès éternels, elle pourroit fort bien déposséder tous ces nouveaux acquéreurs, sans leur donner nulle espèce de dédommagement, même, au contraire, leur faire rendre compte des revenus dont ils auroient joui, leur disant, avec raison, comment avez-vous pu acheter ces biens? Vous avez été prévenus par mille voix qui se sont élevées parmi vous, qui toutes vous ont dit que l'Assemblée qui vous a vendu, n'étoit point légale, que ne l'étant point, elle ne pouvoit rien faire de légal; que la Nation est toujours mineure; qu'elle ne peut jamais cesser de l'être; qu'elle sera éternellement maîtresse de revenir sur tout ce qui n'aura pas été fait par des Repré sen-

tans généralement approuvés, & bien légalement assemblés, qui l'auront toujours consulté pour les choses dont ils n'auroient pas eu des pouvoirs.

Vous le saviez vous-mêmes, puisque dans les cahiers que vous leur aviez donné, vous leur avez spécialement défendu de toucher aux propriétés; ils l'ont fait de la manière la plus atroce; par conséquent, tout ce qu'ils faisoient ne pouvoit être légal; les fondés de procuration ne peuvent jamais outre-passer leurs pouvoirs. Cette loi est aussi ancienne que le monde, les hommes ne peuvent la détruire. Vous étiez donc de connivence avec eux; il est juste que vous en soyez punis. Rendez ces biens au Clergé, à qui ils appartiennent inconteſtablement; d'après cela, vous serez bien fous si vous en achetez : j'aurois tout l'or du Pérou, que je n'en acheterois pas pour un écu.

Je ne comprends pas comment on peut raisonner, seulement un instant, sur la stabilité de ce que fait l'Assemblée. Qu'on gémisse des malheurs dont elle nous accable, c'est dans la nature, & nous le méritons, puisque nous avons la bêtise de le souffrir; mais de croire qu'il restera vestige de ce qu'elle fait, je n'en crois pas un mot. La Nation est dans le délire; lorsqu'elle se reveillera, elle reprendra tous ses droits.

Enfin, l'Assemblée crée pour quatre cens millions d'Assignats, n'étoit-il pas bien plus simple de désigner sur le champ les objets qu'on vouloit vendre? L'opération étoit si belle, qu'on ne devoit nullement douter de son entier effet; par conséquent les acquéreurs se seroient présentés en foule; ils auroient donné de l'argent comptant, ou des effets que tout le monde auroit pris. Mais l'on crée des chiffons! on en crée pour quatre cents millions, qui, par parenthèse, sont

déjà mangés ; & la Nation eſt aſſez bête pour ne pas voir que c'eſt encore un nouvel emprunt que l'on fait ; emprunt tout-à-fait neuf, puiſqu'il n'eſt hypothéqué ſur rien ; car bien certainement des biens qui ne nous appartiennent pas, ne peuvent être que des cautions chimériques.

C'étoit aux acquéreurs à nous donner ces Aſſignats, hypothéqués, non-ſeulement ſur les biens eccléſiaſtiques qu'ils achetoient, mais encore ſur les leurs, dans le cas que l'Aſſemblée fût renvoyée & ſes Décrets annullés ; alors c'étoit bien réellement quatre cens millions effectifs, que tous les créanciers de l'Etat auroient pu prendre avec toute sûreté, au lieu qu'on n'a donné, comme je viens de le dire, que des chiffons ; ce qui prouve la mauvaiſe foi & la déprédation portée à ſon dernier période. Et l'on aigrit toujours le Peuple contre les anciens abus, qui eſt aſſez ſtupide pour ne pas voir ceux du moment.

Quant au ſujet des dîmes, je vous ai déjà clairement démontré, qu'en général, leur ſuppreſſion vous faiſoit le plus grand tort. Prouvons maintenant que celle du Clergé eſt nuiſible, non-ſeulement au Peuple, mais encore à l'Etat, ſurtout dans l'hypothèſe qu'on veut vendre ſes biens.

La majeure partie des Evêchés & des Cures n'avoient des revenus que par les dîmes. Ces revenus étoient eſſentiellement compris dans les biens du Clergé. Ce n'étoit pas des biens-fonds, mais des rentes à-peu-près invariables. Voilà donc un objet des plus conſidérables en diminution, ſur une vente dont on ſe propoſoit de ſi grands effets. N'auroit-il pas mieux valu charger tous les Notables du lieu, d'affermer ces dîmes aux plus offrans & derniers enchériſſeurs, veillant, avec un ſoin ſcrupuleux, à ce qu'il n'y eût point de

de fraude, & de payer, avec ces revenus, les traitemens fixés aux Eccléſiaſtiques ? Il me ſemble que c'étoit une opération ſimple, qui aſſuroit, d'une manière invariable, le ſalaire de tous ces honnêtes gens ; au lieu que par le peu de précautions que l'on a pris, je doute qu'ils ſoient jamais payés, pas même des ſix premiers mois. Voilà le fruit qu'ont produit tous ces animaux de Curés qui ont abandonné leur Corps. Il faut qu'ils ſoient bien bêtes pour n'y être pas revenus, quand ils ont vu que le Tiers les trompoit ſi groſſièrement.

Enfin, cette Aſſemblée, que vous encenſez, que vous défendez avec un acharnement incroyable, que vous croyez ſi fort dans vos intérêts, parce qu'elle vous a dit, qu'elle vous dit tous les jours, d'un ton emphatique, qu'elle n'a pour objet, dans tous ſes Décrets, que votre bonheur ! Mais ſont-ils réellement à votre avantage ? Je vous ai promis de vous prouver évidemment qu'ils ſont tous contre vous. Je ſuis homme de parole. Voyons celui qui nous occupe maintenant, & qui vous porte à tant d'horribles excès, tant vous craignez que l'on s'oppoſe à ſon exécution.

Vous croyez peut-être que j'ai quelque intérêt à défendre ce Corps ? & bien vous vous trompez ; je n'en ſuis pas ; je n'y ai ni parens, ni amis. Je ſai qu'il a d'horribles torts ; mais je ſuis juſte : je l'aurois fait rentrer dans les bornes du devoir ; j'aurois ſupprimé tous les abus, & je l'aurois mis dans le cas de rendre à la Société tous les ſervices qu'elle a droit d'en attendre.

Quand on vous a dit qu'il falloit détruire le Clergé, on vous a fait entendre que c'étoit des Ariſtocrates, qui vouloient tous vous dévorer. Vous croyez toujours que ces Ariſtocrates ſont les Nobles, ennemis éternels du Tiers. Vous vous

croyez bien certainement de la classe du Tiers ? vous l'êtes ; aussi personne ne vous le conteste ; hé bien écoutez-moi.

Qu'est-ce qui compose le Corps du Clergé dans un grand Empire ? c'est, en général, tout ce qui s'est consacré au culte des autels. Partant de ce principe, (qui est inconteſtable) il se trouve que c'est précisément contre vous que sont lancés tous ces foudres destructeurs. En voici la preuve.

N'est-il pas vrai que, sur cent Ecclésiastiques, quatre-vingt-dix-neuf sont du Tiers ! Tous les Curés, les Vicaires, les Moines, (dont l'espèce est si fort multipliée) la majeure partie des Chanoines & une multitude de Religieuses sont du Tiers ; enfin, les premiers Apôtres de l'Eglise étoient du Tiers.

Vous avez tous des enfans, des frères, des sœurs, des parens, plus ou moins proches, dans l'état ecclésiastique ! vous me direz : mais le haut Clergé est pris dans la classe des Nobles, & plus particulièrement des gens de la Cour. Cela est vrai ; mais voudriez-vous tout avoir ? ce seroit injuste ; &, comme je viens de vous le dire, ce n'est pas un sur cent, encore cette règle n'est-elle pas exclusive ; beaucoup d'Abbés très-riches, des Evêques même sont pris dans le Tiers. D'ailleurs, comme je ne défends point les abus, qu'au contraire je les condamne fortement, il falloit ne rien détruire, & tout perfectionner ; faire ce qu'ont ordonné les Conciles ; réduire tous les gros Bénéficiers à un seul Bénéfice, & tenir la main à l'exécution des Canons de l'Eglise. (Je traiterai cette matiere plus amplement dans un autre temps). Je ne m'écarterai point dans celui-ci de l'objet que je me suis proposé, qui est de vous prouver que c'est toujours vous qui

êtes les opprimés, par ceux que vous croyez de vos amis.

Le Clergé faisoit des dépenses excessives, contractoit des dettes sans jamais rembourser les capitaux. Tout cela est vrai; tout cela fait voir combien le Gouvernement étoit vicié. Mais, pauvres imbéciles, tout cela faisoit votre fortune.

On ne peut disconvenir que beaucoup de Prélats ne fussent très-vertueux; beaucoup faisoient le bien, pour le seul plaisir de le faire, & pour l'amour de Dieu. Tous en faisoient infiniment, parce qu'ils y étoient forcés; les libertins (car il y en avoit), ce qui fait la honte du sacerdoce: *vous voyez que je ne cherche point à faire ma cour, je suis vrai, tous mes vœux vous sont consacrés, je voudrois vous voir heureux, je voudrois que vous fussiez des hommes, voilà ma seule ambition.* Les libertins, dis-je, faisoient la fortune de mille individus, non pas pour l'amour de Dieu, je le sai, c'étoit pour l'amour d'eux-mêmes; mais enfin, leurs richesses circuloient parmi le Peuple; des ouvriers sans nombre étoient occupés & bien payés; des Palais superbes, une livrée nombreuse, de grandes consommations dans une maison, où tout auroit dû annoncer la retraite d'un saint qui porte ses regards vers le Ciel, & tend ses bras vers l'humanité affligée, & qui annonçoit au contraire le faste le plus indécent, le plus ridicule; ce qui les rendoit méprisables aux yeux de tous, étoit cependant des ressources infinies pour vous; mais voilà ce qu'il falloit réprimer & vous représenter, en vous privant de ces indignes secours, que la Religion sainte que vous professez étoit trop cruellement blessée pour souffrir un tel scandale, & ne pas vous dire, pour porter la haine dans vos cœurs, que toutes ces dépenses folles se faisoient

aux dépens de votre néceſſaire le plus urgent ; dans le temps que vous voyez, & que vous devez ſentir que vous n'exiſtez que par ces dépréda-tions. Croyez-moi, celui qui n'a que ſes bras pour vivre, rit toujours des extravagances des riches. Vous voyez donc que ceux qui ſe diſent tant de vos amis, ſont préciſément les ſeuls qui voudroient vous plonger le poignard dans le ſein ; ouvrez donc les yeux, malheureux Peuple, ou bientôt il ne ſera plus temps ; vous mourrez tous ; le déſeſpoir s'emparera de vos ames.

Vous n'ignorez pas non plus que le Clergé nourriſſoit chaque jour une multitude incroyable de pauvres, que pluſieurs cantons dans le Royaume lui doivent abſolument leur exiſtence ; que quantité de fermiers régiſſoient les mêmes fermes de père en fils, depuis deux ou trois cens ans ; ils les regardoient preſque comme une propriété ; ce qui ne peut ſe trouver chez des particuliers ; il eſt donc de votre intérêt que ces biens ne ſoient point vendus ; ils ne peuvent procurer qu'un ſecours très-momentané, ſur-tout dans ce moment-ci, où vous devez vous attendre au plus affreux gaſpillage, & vous vous ôtez des reſſources éternelles.

On dit au Peuple qu'il eſt horriblement vexé par cette multitude de privilégiés ; j'ai fortement déclamé, dans pluſieurs occaſions contre tous les privilégiés pécuniers, tant je les trouve odieux ; la puiſſance qui protège n'excepte perſonne ; tous ont droit à ſes bienfaits ; il faut donc dans un empire, que tous les individus qui le compoſent contribuent, ſans diſtinction quelconque, par proportions égales, au maintien de cette puiſſance. Ce furent toujours mes principes ; tous avoient abandonné leurs privilèges ; mais voyons s'il n'exiſtera plus de privilégiés.

Je sais que les Princes, les grands Seigneurs, beaucoup de protégés, les Parlemens avoient usurpé des privilèges qui vexoient le Peuple ; c'étoit infame : je pense que c'est évaluer bien haut que de porter ce nombre à vingt mille dans tout le Royaume ; mais aujourd'hui n'aurons-nous plus de privilégiés ! Ce sera pire que l'hydre du Marais de Lerne, qui avoit sept têtes, qui renaissoient à mesure qu'on les coupoit, dont le nombre cependant restoit toujours à sept ; vous aurez plus de mille privilégiés, contre un de ceux que vous aviez autrefois : il est aisé de le prouver.

On a créé dans le Royaume quarante-quatre mille Maires, qui sont autant de tyrans, (ils l'ont prouvé d'une manière cruelle) ; il y a beaucoup d'endroits où les Officiers Muinicipaux sont en très-grand nombre, sans compter les électeurs ; réduisons-les à dix seulement par Mairie, y compris le Maire, & si l'on veut, ces Officiers de justice, panachés (qui auront l'air, non pas de Chevaliers, mais de ces bouffons qui chantent dans les carrefours, ou qui font des tours pour amuser le Peuple), on ne me taxera pas d'exagération : & bien ! cela fera pourtant quatre cents quarante mille privilégiés, d'autant plus dangereux, qu'ils sont les maîtres, toutes les forces de l'état étant dans leurs mains ; je demande si nous avons gagné par les moyens que l'on a pris pour réformer les abus qui existoient ? Je conviens que ceux-là n'existeront plus ; mais je frémis de voir ceux qui les remplacent ; Peuples, vous êtes bien aveugles !

La plus grande preuve que l'on puisse vous donner des exécrables intentions de l'Assemblée nationale, ce sont tous les moyens odieux qu'elle prend pour venir à bout de ses desseins ; n'est-il

pas vrai que ſi elle n'avoit en vue que le bonheur de tous, qu'elle nous le préſenteroit d'une manière ſi ſéduiſante, que nous ſerions forcés de voler au-devant de ſes décrets, tant il eſt dans l'homme de vouloir être heureux? mais elle nous le préſente la flamme & le fer en main; d'où vient qu'elle nous l'offre ainſi? Égorge-t-on des hommes pour leur prouver qu'on les aime? Cette maxime ſeroit auſſi nouvelle qu'étrange. Je vois au contraire par cette conduite, qu'elle veut ſe baigner dans notre ſang; qu'elle veut qu'un incendie général éclaire tous ſes forfaits.

Il paroît cependant que cette Aſſemblée commence à trembler pour elle-même, ſi peu elle doit compter ſur les brigands ſes compagnons, qu'elle a choiſis pour la défendre, qu'elle a toujours à ſes ordres autour de ſa ſalle & dans ſes galeries même, elle les paye très-bien; mais ils ne ſont plus ſi méchans, ſoit qu'elle eſt plus atroce qu'eux, ſoit qu'ils reconnoiſſent qu'on les trompe, ou peut-être parce que le Peuple ne peut pas être long-temps méchant; mais enfin, quoiqu'il en ſoit, elle envoie dans toutes les garniſons des émiſſaires corrompus pour ſéduire les ſoldats; pluſieurs ont été ſéduits; mais comme l'honneur parle encore dans le cœur du vrai ſoldat, la majeure partie reſte fidèle; l'Aſſemblée fait mouvoir d'autres reſſorts; des méchans adroits ſont envoyez pour ſemer la zizanie entre différens régimens, & les porter à ſe battre entr'eux, afin de détruire entièrement l'armée qu'elle redoutera toujours tant qu'il en reſtera veſtige. J'eſpère pourtant que les ſoldats ouvriront eux-mêmes les yeux; qu'ils verront qu'ils ne ſont rien, tant que leur Roi reſtera dans l'humiliation, & qu'ils peuvent être tout quand ils l'auront remis ſur le Trône; pluſieurs le ſentent déjà. Voici ce

que j'ai vu, il y a environ six semaines, à Amiens.

L'Assemblée Nationale avoit envoyé ses émissaires pour corrompre la garnison, qui est composée du régiment de Conti, infanterie, d'un fort détachement du régiment de Berry, Cavalerie, & d'un autre détachement du régiment de Bourbon, Dragons; la garnison est restée intacte; on a employé d'autres moyens.

On a bien senti que des régimens qui ne se laissoient pas séduire par l'or, ne souffriroient pas impunément que l'on tînt des propos sur leur compte; on leur en a fait tenir; on a fait de faux rapports; ces émissaires allant d'une caserne à l'autre, prêtoient à chaque régiment (l'un contre l'autre) des propos que nul n'avoit tenus; la délicatesse du soldat se croit blessée, le premier mouvement est d'en tirer vengeance, sans se donner le temps d'examiner si le fait est vrai.

La Cavalerie & l'Infanterie ont des querelles ensemble, il s'ensuit des combats particuliers; plusieurs sont blessés ou tués; on craint que l'affaire ne s'engage au point de devenir générale; le Colonel du régiment de Berry en est instruit, il se hâte d'arriver pour tâcher de rétablir l'ordre; la garnison apprend ce noble projet, elle ouvre les yeux; un des plus éloquens élève sa voix; il dit: « Camarades, nous sommes tous de braves gens, nous servons tous le même Roi, nous sommes tous du même parti; & nous nous égorgeons! Connoissons-nous seulement le sujet de nos querelles? En avons-nous de directes? On dit que la Cavalerie tient des propos contre l'Infanterie; que l'Infanterie en tient contre la Cavalerie; où sont les preuves? Ne savons-nous pas au contraire que le Royaume est en combustion, depuis que nous avons une Assemblée

qui se dit Nationale ? Pouvons-nous ignorer que notre Roi est dans les fers ? N'est-il pas naturel de penser que cette Assemblée cherche à nous détruire nous-mêmes, dans la crainte qu'elle a que nous réveillant un jour, nous allions dégager notre Roi, & la punir de tous les maux qu'elle a faits ? Soyons amis, camarades ; ne privons pas l'Etat de soldats tels que nous ; que nos bras vengeurs ne portent leurs coups que sur les ennemis du Roi. Voilà le devoir des héros Citoyens. « Nous sommes informés que le Colonel de Berry vient. La démarche qu'il fait est généreuse. Prouvons-lui que nous sommes généreux aussi ; faisons, qu'en arrivant, il trouve tout fini, & qu'il ne lui reste plus qu'à nous applaudir ».

Ce discours fut terminé par de grandes acclamations, & suivi de cris de *Vive le Roi*, & toute la garnison s'embrassa. Il fut convenu que la Cavalerie iroit à cheval au-devant de son Colonel ; que l'Infanterie iroit aussi, ainsi que les Dragons, mais sans armes & sans ordre ; toute la Musique & les Tambours du Régiment de Conti à la tête. C'est avec ce cortège vraiment attendrissant que je vis arriver le Colonel à son logement, qui étoit l'auberge où j'étois descendu.

Le Colonel, qui est M. de Gain, après avoir fait un discours noble & touchant, analogue à la circonstance (au détachement de son Régiment) défila devant tous ces Soldats ou Dragons qui étoient mêlés ensemble : les saluant de son sabre, de manière à leur prouver son amour pour eux, & sa grande satisfaction ; ceux-ci répondirent par des acclamations, des cris de *vive le Roi*, *vive le Colonel*.

Quand M. de Gain eut renvoyé sa troupe dans son quartier, il mit pied à terre, & vint se mêler dans la foule, pour témoigner de nouveau,

combien il étoit flatté de l'accueil qu'on lui avoit fait. Ce fut encore des applaudiſſemens qui ne finiſſoient pas. La ſcène fut des plus touchantes. La Cavalerie vint s'y mêler auſſi, dès qu'elle eut mis pied à terre.

Enfin, le Colonel crut devoir offrir quelques Louis à la Muſique. Le Tambour-Major porta la parole au nom de tous, & lui dit : « Mon Colonel, ce que nous venons de faire eſt de notre propre mouvement ; c'eſt de cœur, que nous avons tous été portés à venir vous témoigner notre ſatisfaction & notre reconnoiſſance pour l'intérêt que vous avez pris à nos querelles ; elles ſont finies. Nous les oublions, pour ne plus nous ſouvenir que de nos devoirs ; nous ignorons qui a pu ſuſciter ces troubles ; nous en punirions les auteurs, ſi nous pouvions les connoître ; nous avons le cœur Soldat ; ce ſeroit nous humilier, que de nous offrir de l'argent ; permettez que nous le refuſions. Mais ſi vous croyez devoir quelque choſe à notre zèle, aſſurez notre bon Roi que tous ſes Soldats de la garniſon d'Amiens, lui ſont & lui reſteront toujours fidèlement attachés. » Le Colonel s'attendrit, verſa de larmes, & fut forcé de garder ſon or. J'ai vu le fait, & n'ai pu le voir de ſang-froid. Oh ! mon Roi, vous avez donc encore des Soldats !

Braves & généreux Guerriers ! illuſtres débris d'une armée autrefois ſi formidable, qui tant de fois s'eſt couverte d'une gloire immortelle, prenez tous exemple de la garniſon d'Amiens ! On vous a cruellement trompés ; mais ouvrez les yeux, & voyez quels étoient les projets de vos infâmes ſéducteurs. Ils vous ont dit que c'étoit contre vos Concitoyens qu'on vouloit vous armer, quand au contraire on vous armoit pour les défendre. Reconnoiſſez votre erreur ; écoutez un ami, qui

vécut long-temps parmi vous ; qui n'a d'autre intérêt que votre gloire & votre bonheur ; qui verſa ſon ſang au milieu de vous, pour cette même Patrie que vous croyez ſervir, & que vous laiſſez déchirer de toutes parts. Il ne fait pas un pas qui ne lui rappelle ce qu'il a fait pour elle ; il ne voit rien autour de lui qui ne lui prouve ſon ingratitude ; cependant il l'aime encore : il veut la ſervir ; ne la ſervirez-vous pas auſſi ?

N'eſt-il pas vrai que des troupes réglées ſont faites pour porter, en temps de guerre, la terreur chez les ennemis de l'Etat ? Et dans un temps de paix, pour maintenir l'ordre & la tranquillité publique ? Que vous a-t-on demandé de plus ?

Une troupe de Brigands riches, *c'eſt l'Aſſemblée Nationale, leurs Adhérans & M. Necker*, ont ſoldé une armée de brigands pauvres, pour commettre tous les excès dont vous avez été les tranquilles témoins. L'euſſiez-vous ſouffert, ſi l'on ne vous eût perſuadé qu'en vous y oppoſant, vous auriez verſé le ſang de vos Concitoyens ? Connoiſſez les projets de ces impoſteurs : ils vouloient, par votre inaction, conſommer à loiſir les crimes les plus affreux ; ils vouloient que leurs forfaits reſtaſſent impunis.

Quoi ! Soldats, vous voyez votre Patrie prête à ſuccomber ſous la dent meurtriere des tygres dévorans qu'elle nourrit dans ſon ſein ! Vous voyez votre Roi (le premier Monarque du monde) détrôné, captif, chargé de fers, & votre courroux ne s'enflamme pas ! Il gémit, il pleure ſur ſon ſort & ſur le vôtre ; ſes ſoupirs vont juſqu'à vous, & vous paſſez des jours tranquilles ! Vous projettez des fêtes ; vous vous livrez aux plaiſirs quand ce Prince malheureux eſt entouré d'aſſaſſins ! S'il échappe un jour à la

mort, elle lui paroît certaine pour le lendemain ; & votre apathie eſt toujours la même ! Qu'eſt donc devenu cet amour du Soldat Français pour ſon Roi ? Cet amour que tant de Nations admiroient ! cet amour qui vous rendoit invincibles ! Ah ! Soldats, ſi vous perſiſtez dans votre aveuglement, vous ſerez mépriſez de votre Patrie même, de l'Univers entier, & vous ſerez tous malheureux.

Croyez-vous, enfin, que ce ſeroit un crime de marcher contre des ſcélérats ? Croyez-vous que vous verſeriez le ſang de vos Concitoyens, de vos frères ? Mes amis, il eſt plus pur, ce n'eſt pas-là qu'il circule. Les ſcélérats ne ſont point vos freres ; ils ne ſont nulle part des Citoyens, ce ſont des monſtres par-tout, qui dégradent l'humanité, dont, de tous les tems, chez tous les Peuples, on a voulu purger la terre.

Soldats ! ſi l'amour pour votre Roi, n'eſt pas aſſez puiſſant pour vous porter à le rétablir ſur ſon trône, faites-le du moins pour vos propres intérêts ! Conſidérez ce que vous êtes maintenant. Vous n'êtes plus rien. L'Aſſemblée a décreté que vous n'étiez pas ſeulement des Citoyens actifs ; & le même jour, elle vous préfére les Juifs, les Comédiens, le Bourreau.... Soldats ! mon indignation eſt au comble, & je ne ſais plus ce que vous méritez, ſi vous n'êtes pas émus.

Comment ! l'Aſſemblée, qui vous a tant careſſés, déclare que vous n'êtes rien ! ou, ſi vous êtes quelque choſe, elle ſe permet de dire que vous n'êtes que des brigands, un ramas d'êtres mépriſables !..... Elle l'a dit ; l'Univers en eſt témoin ; tous vos amis l'ont écrit. Ils ont relevé cet infâme propos, & vous dormez ! Prenez bien garde, les actions & les écrits paſſent à la poſ-

térité. Si vous ne vengez cette injure, vous juſtifierez que l'Aſſemblée a dit vrai .... Ma plume échappe de ma main.

Vous avez vu par vous-mêmes, ou par vos Députés à la fédération du 14 Juillet, fête, dites-vous, la plus ſolemnelle que les hommes aient jamais vue, où toutes les Nations étoient appellées, où elles ont toutes aſſiſté par leurs ambaſſadeurs. Elles ont été toutes témoins, que les premiers guerriers du monde n'avoient point de rang, eux qui jadis, ſous un Roi, tenoient le premier dans l'Empire.

Vous aurez votre rang, vous dit-on, lorſqu'il faudra combattre les ennemis de l'Etat. Quoi ! vous aurez la faculté d'aller vous faire caſſer bras & jambes pour la défenſe d'une Patrie qui ne vous compte pas au nombre de ſes Citoyens actifs ! & lorſque vous reviendrez couverts de gloire & de nobles cicatrices, vous vous croirez trop heureux de marcher après des Citoyens, qui n'auront appris vos victoires que dans le ſein des voluptés, ou qui, mollement aſſis ſur leurs foyers, peut-être vous accorderont un inſtant pour vous entendre raconter vos exploits (qu'ils oublieront auſſitôt), & vous êtes contens ! Grand Dieu ! ſont-ce-là les traits où l'on reconnoît le Soldat Français ?...

Soldats ! nous dormons depuis long-temps ; éveillons-nous ; qu'un noble courage éleve aujourd'hui nos ames ; montrons ce que nous ſommes ; formons, vous & moi, le projet de relever une Monarchie qui n'offre plus que des ruines ; rendons notre Patrie heureuſe, (elle eſt dans la douleur, elle implore notre ſecours) tendons lui une main ſecourable ; rendons lui ſa premiere ſplendeur. Croyez que ce projet eſt aiſé.

Regardons les Milices Bourgeoiſes comme

nos frères, ce ſont d'honnêtes Citoyens ; ils ſont auſſi fatigués que nous des malheurs qui nous accablent ; ils ont été trompés, vous l'avez été comme eux. Invitons les à ſe joindre à nous, pour rétablir le Roi ſur ſon trône ; que l'ordre & la paix ſoient notre ouvrage ; ne faiſons la guerre qu'aux brigands, ils ſeront bientôt détruits, & nous n'aurons pas verſé le ſang des Français.

Si ce noble projet vous convient, faites le moi connoître, & voici comment. Que toute une garniſon (pourvu qu'elle ſoit compoſée de deux ou trois Régimens) s'aſſemble ſur la place d'armes ; qu'elle décide unanimement qu'elle veut ſe conformer entierement aux vues de l'Auteur de la Brochure, qui a pour titre : *Bon Dieu ! qu'ils ſont bêtes, ces Français !* & qu'elle l'invite à venir lui-même dans ladite garniſon, pour ſe mettre à leur tête. Faites inſcrire cette déclaration dans l'Ami du Roi, la Gazette de Paris, & enfin dans tous les Journaux, dont les Rédacteurs ſont honnêtes ; alors je me rends parmi vous. Tous mes ſecrets vous ſeront connus, (je ne puis dans ce moment les rendre publics) & je vous abandonne ma tête, ſi vous ne voyez bientôt la France dans toute ſa puiſſance, avec tous les abus réformés, & ſans effuſion d'autre ſang que celui des ſcélérats, qui même, par leur fuite, nous éviteront la peine de le répandre.

Meſſieurs de la Milice Bourgeoiſe de Paris, c'eſt maintenant à vous que je m'adreſſe : il n'y a point de Ville, à qui la révolution ſoit plus funeſte qu'à vous. Quand tout le Royaume l'auroit déſirée, votre propre intérêt auroit dû vous porter à la repouſſer de toutes vos forces : cependant vous ſeuls la ſoutenez avec un entête-

ment qui tient de la démence. Vous ne l'avez pas faite, je le sais ; mais vous avez donné dans le piege le plus grossier, que jamais la perfidie ait pu tendre ; & tout l'odieux en rejaillit sur vous.

Je n'ignore pourtant pas que les Parisiens sont généralement bons ; mais, de tous les tems, je ne sais par quelle fatalité, le peuple de Paris fut le plus facile à tromper. Je vous prie de me suivre, vous verrez, si je suis dans vos intérêts, ou si c'est un nouveau piege que je vous tends ; j'espere vous convaincre par des preuves si palpables, que vous marchez à grands vers votre ruine totale ; qu'enfin vous vous arrêterez au bord du précipice, (que vous-mêmes creusez à grands frais), & dans lequel vous êtes prêts à tomber.

Tous mes vœux sont pour vous, pour que vous soyez heureux, & que vous puissiez regagner chez les Nations étrangères (qui contribuent tant à l'opulence dont vous jouissez) l'estime qu'elles avoient autrefois pour vous, & qu'elles vous refusent aujourd'hui.

Sans doute on ne pouvoit qu'applaudir au motif qui vous mit les armes à la main le 24 Juillet 1790, jour duquel vous datez pour la révolution, qui cependant fut faite par les brigands, le Dimanche 12. Mais par une suite de votre facilité, vous consentez encore à vous charger d'un tort auquel vous n'avez nullement participé.

Lorsque vous prîtes les armes, le crime certainement étoit très-éloigné de vous. Vous n'aviez en vue que de garantir la Ville du pillage dont elle étoit menacée, quoiqu'il y eût une armée de quarante mille hommes à ses portes, & qu'il n'y eût que deux ou trois mille brigands (désarmés) dans son intérieur ; ce qui est inouï ;

ce que la postérité ne voudra jamais croire.

M. Necker, & les enragés des États-Généraux, qui avoient juré la perte de l'Empire, avoient parfaitement calculé, dans leurs projets, tout ce qu'ils devoient attendre de vous. Ils ne se sont pas trompés, vous avez surpassé leur attente; vous avez toujours cru travailler pour le salut de l'Etat, quand vous mettiez un zèle extrême à le renverser de fond en comble. Cependant, Messieurs, l'erreur n'a qu'un temps; l'illusion cesse, & l'on devient criminel, si l'on persiste. Développons notre idée.

M. Necker, sans mœurs, sans religion, sans principes, affectant d'avoir le tout, a trouvé le moyen d'éterniser ses forfaits, quand la Nature paroissoit l'avoir classé dans cette immensité d'êtres qui n'existent que par sa grande profusion & qui restent toujours dans l'oubli. (Vous commencez à l'apprécier sa juste valeur!) M. Necker, dis-je, le plus grand ennemi que la France ait eu, vous a tous séduits par sa popularité simulée. Mais qu'a-t-il fait qui annonçât les vues d'un savant Administrateur qui doit régénérer l'État? Il n'a jamais su qu'emprunter à de très-gros intérêts; ce qui a prodigieusement augmenté le déficit.

Qu'a-t-il fait pour prouver son grand amour pour le Peuple! Il l'a porté à commettre toutes sortes d'horreurs contre ceux de qui il tenoit son existence, de maniere qu'il en est abandonné, qu'il est plus malheureux qu'il n'a jamais été.

---Pourquoi a t-il composé les États-Généraux de la maniere bisarre dont nous les voyons? --- C'est pour qu'ils ne fussent rien produire de bien, pour être le maître très-despote du Royaume. Mais en cela, il s'est trompé; il s'est fait mépriser de tous, haïr par tous; & enfin, il est forcé de prendre la fuite. --- Pourquoi a-t-il introduit

cette quantité de monſtres ? --- Afin qu'ils dévoraſſent tout.

Le voilà donc parti, ce Dieu tutélaire de la Nation ! ce grand Régénérateur ! cet illuſtre Pitt de la France ! ce Pere du Peuple ! il eſt parti ! Nous l'avons vu l'an paſſé porter en triomphe (du moins ſon Buſte) dans toutes les rues de Paris, par cette canaille dont il ſe faiſoit gloire d'être aimé, & dont il avoit ſi bien ſu captiver les ſuffrages. Cette canaille qui gouvernoit alors, & qui, dans ce moment encore, a beaucoup de prépondérance) vouloit lui ériger des autels, & menaçoit de la lanterne quiconque ne l'encenſeroit pas. Que les temps ſont changés ! Ce Dieu, depuis cette heureuſe journée, n'a jamais détourné ſes regards paternels de deſſus ſes enfans chéris. Mais, qui le croiroit, aujourd'hui, ces enfans ! ils l'immoleroient lui-même ſur les lieux où ils vouloient établir ſon culte, s'il n'avoit honteuſement pris la fuite. Quelle terrible leçon pour nos Légiſlateurs populaires ! Quel ſeroit le téméraire mortel qui oſeroit prononcer qu'ils ſont à l'abri d'un pareil traitement ? Que les criminels ambitieux ſont en danger !

Pariſiens, je le ſais, vos intentions étoient pures, lorſque vous vous êtes armés ; vous ne croyiez certainement pas alors, que vous feriez un corps de troupes, une armée ; ceux qui vous gouvernent le ſavoient cependant très-bien ; mais pour mieux vous tromper, il falloit vous conduire à pas lents & par des routes ſecretes ; les écrits incendiaires, l'argent répandu dans les Provinces pour ſoulever les Peuples, les motions infernales du Palais-royal, des brigands ſoudoyés dans Paris, des millions répandus dans l'Aſſemblée nationale ; (ce dont vous ne ſauriez douter, puiſque les plus ſcélérats qui n'avoient

voient que des dettes lorſqu'ils y ſont arrivés, ont tous aujourd'hui des fortunes romaneſques.) Tout cela ſe tramoit de longue main, tout cela eſt l'ouvrage de M. Necker, qui même a la gaucherie de n'en avoir pas le fruit, ayant été expulſé & trahi par ceux-là même qu'il a fait venir. Ce qui prouve que tôt ou tard la providence punit les forfaits; l'Aſſemblée aura ſon tour; les Brigands ſe détruiſent entr'eux. Mais voilà les moyens qu'on a mis en uſage pour vous mener où vous en êtes, & vous ne l'avez pas vu.

M. de la Fayette, ſemblable aux Argonautes qui furent chercher la toiſon d'or dans la Colchide, arma un vaiſſeau pour aller en Amérique protéger des révoltés; il crut en cela ſervir ſon maître; telle étoit alors la politique; *mais combien elle eſt fatale pour les Rois, cette politique! Ne voudront-ils jamais être juſtes dans leurs guerres!* Enfin, les travaux de M. de la Fayette, quoique moins pénibles que ceux des Princes Grecs, lui valurent cependant le titre de héros, titre qu'il veut conſerver en France, & qu'il auroit réellement conſervé, s'il avoit eu l'habileté de bien uſer de la victoire; ſon ambition l'a perdu; il prouve aujourd'hui qu'il devoit tout à la fortune, rien aux talens, rien à ſes vertus; vous ſeuls êtes ſes dupes, il ſe ſert de vous pour détrôner ſon Roi.... Par un aveuglement inconcevable, vous vous y prêtez, croyant ſervir ce même Roi; ainſi vous faites une action criminelle avec un cœur vertueux. Son ambition eſt démeſurée, ſans nulle eſpèce de fondement; il n'a même pas les talens qu'un ambitieux doit avoir, il ne ſe montre grand dans aucune partie, pas même dans le militaire; n'importe, il veut être tout, croyant que vous le porterez à tout; que moyennant des

épaulettes qu'il vous engage à porter, vous paroîtrez des guerriers invincibles ; je ne doute certainement pas de votre bravoure, mais encore faut-il connoître son métier, ou du moins faut-il que le Général le sache ; il croit que vous sacrifierez à cet air militaire vos fortunes, votre tranquillité. Mon caractère est d'être franc, permettez que je vous parle comme je pense.

Sans doute rien n'est si respectable qu'une épaulette de Colonel, de Lieutenant-Colonel, d'Officier ; mais comme tout gît dans l'imagination, que les choses n'ont de valeur qu'autant qu'elles coûtent à se les procurer, elles perdent tout leur prix quand elles sont communes, au point que tout le monde peut les avoir ; ainsi vos épaulettes n'annoncent point des Officiers consommés dans la Tactique. Cependant vous êtes de parfaits honnêtes citoyens ; nos malheurs vous sont communs ; vous avez la force en main, vous pourriez jouir de la plus haute considération, & vous immortaliser ; c'est ce que je vais essayer de vous prouver. Mais je veux avant vous démontrer, de la manière la plus claire, que vous sacrifiez tout pour servir des gens qui, s'ils le pouvoient, vous immoleroient tous, pour satisfaire leur haine ou leur cupidité !

Vous venez de voir que l'Assemblée nationale n'a prouvé, dans aucun de ses décrets, qu'elle avoit en vue le soulagement des Peuples ; qu'elle vouloit au contraire les plonger dans le plus affreux désespoir ; il me reste à vous parler du dernier qu'elle a prononcé contre la Noblesse ; comme il vous est plus direct qu'au reste de la Nation, il doit ici trouver sa place.

Où seroit l'avantage pour le Peuple qu'il n'y ait plus de Nobles, de Barons, de Marquis, de Ducs, de Princes ? Le payſan en seroit-il moins

payſan ? Le ſavetier moins ſavetier ? Ils le feront tout de même ; ils n'ont point gagné de rang dans cette réforme. En ſeront-ils plus riches ? Ils en ſeront plus pauvres ; c'eſt ce que vous allez bientôt voir. Il eſt donc évident que ceux qui ont rendu ce décret, ne l'ont fait que pour montrer aux yeux de tous quel étoit leur acharnement à perſécuter un corps qu'ils déteſtent ſouverainement, parce qu'ils ſont indignes de jamais y entrer. Ne pouvant s'élever plus haut qu'ils ne ſont, ils veulent mettre tout au-deſſous d'eux, afin de dominer toujours. Eſt-ce là l'eſprit de leurs cahiers ? Un Sénat, qui ne ſait pas diſſimuler ſa haine & ſa jalouſie, eſt-il fait pour repréſenter une Nation entière, pour lui donner des lois ? Que peut-on attendre des lois que la haine aura dictées le fer d'une main, la flamme de l'autre ?

Ils citent toujours les Grecs, toujours cette fameuſe Athènes ; » mais quoique dans les villes Grecques où le gouvernement démocratique étoit en vigueur, tous les Citoyens fuſſent égaux, par rapport à l'autorité publique, on ne laiſſoit pas de diſtinguer les hommes nobles d'origine, comme il paroît par tous les Hiſtoriens qui ont eu occaſion de parler d'eux ». (Note de Diodore de Sicile, livre 12, page 255). Vous voyez donc qu'ils ne prennent des Nations les plus éclairées, que les traits qu'ils peuvent défigurer, ou ceux qu'ils peuvent interpréter de la manière la plus analogue à leur férocité.

Enfin, par ce décret, que gagnez-vous ? Rien. Je vois au contraire que vingt mille ouvriers, qui n'avoient d'autre état que celui de faire du galon de livrée ou des armoiries, ſont réduits à l'aumône, ainſi que tant d'autres qui ont été condamnés par la ſuite de tous ces beaux décrets. Mais

prenez bien garde; si tout le monde demande la charité, personne ne pourra la faire.

Non seulement cette quantité d'ouvriers sont en souffrance, mais encore les marchands de soie; puisque tous ces galons, ou à-peu-près, étoient fabriqués avec cette matière. Vous ne devez donc pas applaudir à ce décret; car vous êtes tous ouvriers ou marchands; si vous souffrez que l'on persécute les classes qui consomment le plus chez vous, votre commerce sera ruiné, votre ville sera deserte.

N'est-il pas vrai que vous ne devez la grande opulence dont vous jouissez depuis que les arts, les talens, les modes sont à leur plus haut point de pefection, qu'au séjour des Rois dans votre Capitale, & au concours d'étrangers qui y arrivent de toutes parts? Si vous retenez votre Roi dans les fers, personne ne sera curieux de venir à Paris, pour voir une prison dans le lieu où l'on voyoit autrefois la Cour la plus brillante de l'Europe. Si vous ôtez le luxe à la Noblesse, tous ceux qui n'étoient point Nobles & qui vouloient le paroître par leurs dépenses, n'ayant plus cet exemple sous leurs yeux, ne voudront pas afficher une ostentation qui paroîtroit alors ridicule, n'ayant plus le prétexte de dire que tous les hommes étant égaux, personne ne doit les effacer, du moins par les choses purement de goût.

Si vous persécutez la Noblesse, comment voulez-vous que les étrangers viennent chez vous? Vous savez qu'ils sont eux-mêmes presque tous Nobles; ce sont ordinairement les grands Seigneurs, les Princes, les Rois, qui viennent à Paris faire beaucoup de dépenses. Quand ils sauront que la Noblesse n'y est vue qu'avec horreur, certainement ils n'y viendront pas, afin de ne point s'exposer à être eux-mêmes insultés; d'ailleurs,

rien ne pourra plus les y attirer. Vous conviendrez que ni votre climat ni la fertilité de votre sol ne suffiront pas pour engager les gens riches à porter leur fortune chez vous. Votre ville sera donc déserte ; alors vous serez obligés de déserter aussi ; voilà donc la premiere ville du monde qui tombera d'elle-même sous ses propres ruines. Mais dans quelques milliers d'années, on viendra voir la place où elle exista, & si le temps a respecté quelques débris d'architecture, on les dessinera, on levera le plan de ces antique monumens, comme on l'a fait en Egypte, pour montrer aux hommes la révolution des Empires.

Vous me direz peut-être que les abus étoient si grands, le gouvernement si corrompu, qu'il falloit en venir où nous sommes. Ah ! Français, quel horrible blasphême ! sans doute les abus étoient énormes, il y en avoit de tous les genres, il y en avoit par-tout ; (*ils étoient tous à l'avantage de Paris*). Mais trouverez-vous un seul individu dans le Royaume qui ne fît des vœux pour les voir tous extirper ? Il n'y en avoit pas. Ils vouloient tous se prêter à la régénération de l'Etat. Il étoit donc facile de l'opérer ; mais vous n'en trouverez par un, excepté des brigands payés, qui applaudissent aux moyens qu'on a pris. Ils font horreur, non-seulement aux Français, mais encore à toutes les Nations policées.

Je conviens qu'il falloit une faulx tranchante, des mains sûres pour la manier, afin de détruire ces abus jusques dans leurs moindres racines. Il falloit encore des ames fermes, des cœurs incorruptibles, pour les prendre par-tout où ils étoient, & ne pas se laisser séduire pour en laisser subsister un seul.

Le Roi, sans contredit, le meilleur des Rois, a senti cette nécessité ; il a senti aussi qu'il n'auroit pas assez de force à lui seul, pour y parfaitement réunir. Il appelle auprès de lui toute la Nation par ses Représentans. Il se met lui-même entre leurs mains ; il leur fait part de ses projets ; il leur dit : « je m'abandonne à vous ; ne ménagez point mes intérêts, je les sacrifie tous ; rendez mes peuples heureux, c'est le seul moyen, pour que je puisse l'être moi-même. » Eh bien, Français ! que pouviez-vous attendre de plus ? L'Histoire fournit-elle un exemple aussi généreux ? Et c'est pour un tel bienfait, bienfait à jamais inouï, que vous détrônez ce Roi ! que vous le traînez captif dans votre Ville ! que vous le chargez de fer ! que vous voulez égorger sa femme dans ses bras ! que vous l'entourez lui-même d'assassins ! Il ne respire pas un quart-d'heure, sans voir la mort près de lui ! s'il veut l'éviter, il la retrouve encore ; il n'a plus d'asyle dans son Empire ! Français, si vous persistez dans votre crime, l'enfer est le seul séjour digne de vous.

L'Assemblée pouvoit donc se couvrir de gloire, s'immortaliser à jamais en faisant le bonheur de la Nation ; il n'y avoit plus d'obstacle, ils étoient tous levés. Elle se couvre d'infamie, elle accumule sur nos têtes des maux que des siècles auront de la peine à réparer, si nous différons d'en interrompre le cours. Elle ose encore avancer, après tant d'horreurs, au milieu de tant de scènes dégoutantes & scandaleuses, qu'on lui doit de la considération. On lui doit le plus souverain mépris ; elle sera toujours l'opprobre du genre humain.

Une grande preuve que l'Assemblée n'a que de funestes desseins, que même elle s'occupe peu de nous les cacher, qu'elle est viciée jusques dans

le cœur ; c'eſt la conduite qu'elle tient au ſujet de l'exécrable affaire du 5 au 6 Octobre 1789, (dont la poſtérité la plus reculée rougira pour nous.) Pluſieurs de ſes Membres ſont inculpés ; les preuves en ſont évidentes. Elle a décrété que les Lois n'exceptent perſonne ; *mais aujourd'hui elle ſe déclare inviolable.* Elle a décrété que le pouvoir légiſlatif n'avoit pas la faculté de juger ; elle établit un Tribunal, (qu'elle croit devoir entrer dans ſes vues,) pour connoître des crimes de lèze-nation. Ce Tribunal, pour lui plaire une premiere fois, s'eſt ſouillé d'un crime dont il ne ſe lavera jamais ; il ſe repent aujourd'hui ; il a des remords ; il veut devenir juſte, quoiqu'il n'oſe prononcer ſans la permiſſion de l'Aſſemblée, il vient reſpectueuſement l'avertir qu'elle nourrit dans ſon ſein des monſtres ſanguinaires. L'Aſſemblée défend toute pourſuite ; pluſieurs de ſes Membres ont la criminelle audace de trouver l'action belle, diſant qu'on lui doit la Révolution. La Commune de Paris lui prodigue auſſi des éloges. L'affaire reſte ſuſpendue, on fait tout ce qu'on peut pour ſouſtraire les pièces du procès ; on voue le Tribunal à la fureur des brigands ; on le ſupprime enfin, ainſi que toutes les Cours de Juſtice, pour que l'affaire n'ait plus de ſuite, quand toute l'Aſſemblée reſte ſouillée du crime ; car c'eſt envain qu'on voudroit s'abuſer, s'il eſt impuni, tous le partagent, ou bien il faut que ceux qui n'y ont point participé, ſe retirent.

Eh bien ! Pariſiens, n'ouvrirez-vous pas les yeux ? Le crime de lèze-Majeſté, qui de tous les temps fut le crime le plus affreux, eſt donc aujourd'hui la plus grande des vertus ! & ſi l'on eſt ſeulement ſoupçonné de vouloir briſer les fers du Roi, de vouloir l'arracher à ſes aſſaſſins, on eſt accuſé du crime de lèze-Nation, (*crime*

abſolument chimerique,) on eſt conduit au ſupplice.... & vous y donnez la main!

Vos ames ne ſont point faites pour le crime; & par condeſcendance, vous devenez criminels! quel eſt donc votre aveuglement? Faut il que vos malheurs s'accroiſſent encore pour vous faire rentrer dans les ſentiers de l'honneur? Ah! ſi vous n'y prenez garde, ils viendront au point que vous ne pourrez plus les réparer.

Que ſignifie ce crime de lèze-Nation? L'a-t-on défini? Y a-t-il quelque peine prononcée pour le punir? Qui pourra donc s'en garantir? Quoi! nous avions des Lois; elles ne ſont point abrogées, on n'en a point fait de nouvelles; & l'inſurrection eſt le plus ſaint des dévoirs? & demain, l'inſurrection, à cette inſurrection eſt un crime de lèze-Nation, qui doit être puni de mort! ſans en avoir prévenu la Nation! C'eſt donc un brigandage abominable? C'eſt donc la Loi du plus fort? Il n'y a plus ni honneur, ni principes. Il n'y a plus de ſûreté pour les honnêtes gens; il vaudroit cent fois mieux être enfoncé dans les forêts de l'Afrique, au milieu des lions & des tygres dévorans, que de reſter parmi vous.

L'Aſſemblée pouvoit s'immortaliſer par des Réglemens ſages, par des réformes bien entendues. Elle pouvoit, par de terribles exemples, aſſurer à la France des Miniſtres intègres. Elle en avoit pluſieurs à punir; il falloit être avec eux ſans nulle eſpèce de pitié, l'Univers eût applaudi. Elle avoit de grands abus à réformer dans la Magiſtrature; elle avoit toute autorité; elle auroit pu lui remettre le bandeau que Thémis portoit toujours. On eût béni le ciel de nous avoir donné de tels Légiſlateurs. Nous avions d'excellens Magiſtrats, nous en avions de mauvais: il falloit expulſer ceux-ci; & des autres, com-

poſer un Sénat auguſte, qui auroit été la puiſſance intermédiaire entre la Cour & le Peuple, qui auroient enfin repréſenté la Nation. On auroit pu, ſi l'on l'avoit cru néceſſaire, établir que, tous les quatre ou cinq ans, il ſoit élu, par Province, trois ou quatre Repréſentans des plus intègres & des plus inſtruits, pour former un Tribunal qui auroit ſiégé ſix mois, pour examiner la conduite de tous les Magiſtrats du Royaume. C'eût été le vrai moyen de maintenir tout le monde dans les bornes du devoir, puiſqu'il n'y auroit jamais eu de Supérieur qui n'en eût reconnu quelqu'autre au-deſſus; le Roi auroit toujours conſervé ſa puiſſance, avec l'heureuſe impoſſibilité de jamais pouvoir en abuſer; la Nation étant toujours dans le cas de lui faire connoître ſon vœu.

Pariſiens! l'orage gronde ſur vos têtes; il eſt prêt à fondre ſur vous; il eſt encore temps de vous en garantir. Les Provinces ſont perſuadées que vous avez le projet de dominer ſur tout le Royaume; & toutes ſavent que vous n'exiſtez que par elles. Si l'une d'elles vous refuſoit ſes ſecours, vous ſeriez en ſouffrance, & toutes peuvent ſe paſſer de vous. Pluſieurs Villes ſe ſont déjà fédérées pour repouſſer les entrepriſes que vous pourriez faire. Les Soldats même que vous avez corrompus abandonnent vos Diſtricts, & rentrent ſous leurs drapeaux. Ils y portent un cœur repentant; ils apprennent à leurs camarades quelle eſt la ſituation du Roi, & combien peu il l'avoit méritée. Croyez qu'un grand pécheur qui fait pénitence, fait plus de converſions en un jour, qu'un Saint qui a vécu toute ſa vie ſans reproche n'en fait dans pluſieurs années.

Vous avez encore tous les Députés des provinces, qui ſont venus à la fédération du 14 juillet, qui s'en ſont retournés le cœur navré de

tout ce dont ils ont été témoins. Ils ont conçu le plus souverain mépris pour l'Assemblée ; ils ont été indignés de voir le Roi dans les fers. Le tableau qu'ils ont fait chez eux de tout ce qu'ils ont vu, n'est nullement en votre faveur.

Toutes les Puissances de l'Europe sont blessées par les Décrets de l'Assemblée ; elles ont toutes des traités avec la France, & toutes les ont respectivement garantis. Vous n'ignorez pas qu'elles ont déjà fait des démarches pour savoir si nous les tiendrons. Le Roi, dans les fers, ne peut en donner la solution. Que devez-vous donc attendre ? de voir toute l'Europe armée.

Vous croyez que la frénésie dans laquelle vous êtes, doit plaire à tous les peuples ! que l'Univers va changer de face ! Vous vous trompez. Toutes les Nations sont indignées ; elles se garantissent de vous, comme de pestiférés ; elles craignent votre contagion. Les Français sont en horreur par-tout ; par-tout ils sont chassés ou conduits à l'échafaud, excepté ceux que vous avez proscrits, parce qu'on voit bien qu'ils ne pensent pas comme vous. Enfin, songez que les malheurs de notre Monarque sont devenus la cause commune de tous les Rois ; qu'ils doivent le venger, ou renoncer à leur sceptre.

Vous savez vous-mêmes, & c'est un instinct de la nature, que tous les hommes cherchent de venger un outrage, non-seulement fait à leur personne, mais encore à leurs amis, à leurs parens. Quelle est la femme dans le monde, dans quelque classe que ce puisse être, qui ait jamais été plus griévement offensée que notre Souveraine, qui le fut, qui l'est encore chaque jour de la maniere la plus révoltante, & qui dégoûte le plus, au milieu d'une armée de qua-

rante mille homme qui affecte de la garder, pour lui prouver son amour, & la préserver de tout danger ? Parisiens ! ce tableau porte l'effroi jusqu'au fond de l'ame..... Songez que cette Reine est la sœur d'un Souverain qui commande une armée de 400 mille hommes effectifs des meilleures troupes du monde, & dont il est adoré. Cette armée est à vos portes, où elle peut y arriver dans quinze jours. Cette armée, une fois en France, seroit un jour portée plus qu'au quadruple, par tous les Français mécontens..... Parisiens ! ce Souverain si redoutable chérit sa sœur ; il plaint ses malheurs, il respecte son grand courage & ses rares vertus ! Mais la méprisât-il, la haïroit-il à la mort, il doit la venger, ou sa gloire seroit flétrie. Voilà votre position ; voilà l'état où vous a réduit votre stupide crédulité, dans une Assemblée qui n'est composée que de brigands, ou de gens si foibles, qu'il vaudroit mieux qu'ils n'y fussent pas.

Vous convenez tous que la France éprouve des maux qu'elle n'éprouva jamais. Vous donneriez la moitié de vos biens pour revenir au point où vous étiez avant la tenue des Etats ; mais vous craignez la contre-révolution, dites-vous. Vous croyez qu'elle seroit cent fois plus affreuse que la révolution même ; qu'on ne verroit dans tout le Royaume que des ruisseaux de sang. Mais si je vous disois que vous n'en verseriez pas une goutte ! si je vous le prouvois ! s'il ne vous en coûtoit rien ! rentreriez-vous dans le devoir ?.... Je vais l'essayer.

Il faut d'abord vous dire que la contre-révolution est déjà faite dans tous les esprits, chez les honnêtes gens qui ont quelque état, ou quelque possession ; que la révolution n'a jamais eu lieu chez les payſans honnêtes de la cam-

pagne, qui n'ont que leurs bras pour gagner leur vie. Ils ne savent rien; ils n'entendent rien à ce qu'on leur dit, lorsqu'on leur en parle. Je l'ai vu par moi-même dans plusieurs Provinces.

Vous avez dans l'Assemblée Nationale tout ce qu'on appelle le côté droit, qui fait les vœux les plus ardens pour le rétablissement de l'ordre & de la Monarchie. Une très-grande partie du côté gauche, (qui s'est ainsi qualifié lui-même, & dont tous les décrets donnent à gauche) ne demande pas mieux que de revoir le Roi sur son trône, quoi qu'elle donne toujours sa voix contre; mais c'est parce qu'elle se trouve placée de ce côté, qu'elle croit devoir y rester, ou qu'elle n'ose, ou n'a pas l'esprit d'en sortir. Vous n'avez donc plus que les enragés; & si vous en faisiez pendre seulement une trentaine des plus scélérats, tout le reste rentreroit dans l'ordre. Vous avez encore les brigands soudoyés par ceux de l'Assemblée. Il n'y en a peut-être pas dix mille dans tout le Royaume. Le départ de M. Necker en a même diminué le nombre. Vous avez bien encore tous ces faiseurs de motions au Palais Royal, que je comprends dans les dix mille brigands. Or, vous conviendrez que cela n'est pas bien redoutable, sur-tout quand ils ne sont pas armés. Ils ne le sont nulle part. Vous conviendrez aussi que ce n'est pas répandre le sang, que de verser celui des scélérats! c'est au contraire l'épurer.

Je vous dirai bien plus, tous ces enragés qui nous font tant de mal, ne savent plus eux-mêmes où donner de la tête. Ils savent très-bien que des potences sont dressées dans leurs Provinces, pour leur faire subir le juste châtiment dû à leurs forfaits. Ils n'oseroient y re-

venir. Ils embrouillent si fort toutes les affaires, qu'il voient bien qu'ils renverseront eux-mêmes leur édifice, & n'ont d'autre espoir que de se sauver à travers tout cet horrible fracas. Alors l'ordre renaîtra de la confusion même, mais lentement, tant la secousse aura été violente. La honte vous restera, quand vous auriez pu vous couvrir d'une gloire immortelle.

Pensez aussi que, dans les choses actuelles, la Banqueroute paroît inévitable. Tous les malheurs qu'elle entraînera rejailliront particulièrement sur Paris. Les Provinces en souffriront peu. Vous ne devez pas attendre qu'elles partagent votre infortune; vous les avez toutes pour rivales, leurs richesses venant toutes s'engloutir chez vous. Prévenez donc, croyez moi, cette affreuse catastrophe.

Votre Maire & votre Commandant Général ne se laveront jamais d'avoir fait leur Roi captif. Ils seront entachés d'une maniere odieuse aux yeux de la postérité la plus reculée; l'un, d'avoir cherché le repos dans les bras du sommeil, quand il avoit laissé son maître entouré d'assassins; un héros ne dort pas, quand le crime veille si près d'un trône qu'il prétend défendre. L'autre, d'avoir dit insolemment au Monarque qu'il charge de fers: » nous nous glorifions de » vous avoir conquis. » Voilà cependant ceux que vous défendez, & de qui vous recevez des lois. Je vous le répète, ils n'ont pas l'art de commander; ils n'ont jamais su obéir; ils vous plongeront dans des malheurs affreux.

N'est-il pas abominable qu'il y ait dans Paris une armée de près de quarante mille hommes, composée de Grénadiers, de Chasseurs, de Cavalerie, jusqu'à des Sapeurs, une Artillerie même des plus formidables; & que des brigands épars

(sans arme quelconque) insultent impunément tous les honnêtes gens! N'est-il pas ridicule & deshonorant pour les chefs, que cette armée souffre des attroupemens qui dans aucun temps ne doivent être permis; & qu'au milieu d'elle, on fasse des motions incendiaires; que des Colporteurs crient à ses oreilles des libelles infâmes qu'un ennemi ne souffriroit pas contre son ennemi; que l'on chante dans tous les coins des rues des chansons à faire dresser les cheveux sur la tête, afin d'exciter de plus en plus le Peuple contre cette portion de Citoyens qui le nourrit; & qu'on fasse venir à grands frais toute la Nation par ses Députés, pour se fédérer & jurer sur les autels, à la face de l'Eternel, une fraternité inviolable? c'est outrager à la fois & la Divinité & son ouvrage.

Vous voyez donc que votre Général, en vous rassemblant en corps d'armée, n'a d'autre objet que de satisfaire son orgueil, son ambition, & que l'amour du bien n'y entre pour rien. S'il vous tient continuellement sous les armes; s'il vous fait arpenter chaque jour toutes les rues de Paris; s'il vous passe en revue sans cesse; c'est pour qu'on parle de lui, qu'on s'occupe de lui. Il ne veut pas que le Roi ait des troupes; il voudroit les corrompre. Comment justifiera-t-il l'envoi qu'il a fait de ces Aide-de-camp à Nanci? Est-il le Chef de toutes les Milices du Royaume? Il veut seul avoir dans sa main toutes les forces de l'Etat. Ses intentions sont-elles pures? Je ne prononce pas; mais s'il n'a pas de mauvaises intentions, il prouve à tous qu'il ne sait pas commander.

Après vous avoir fait connoître les inconvéniens de votre conduite, il faut vous donner des moyens aisés de prévenir la ruine totale de votre Ville,

de rétablir vos fortunes, de récouvrer la considération que vous avez perdue, & même de vous immortaliſer par la plus belle de toutes les actions.

Vos cœurs ne ſont pas encore corrompus. Vous êtes même généralement bons. Votre Roi l'eſt au ſuprême degré. Revenez donc ſur vos pas. Ce n'eſt pas une honte que de ſe rétracter, quand on s'eſt trop avancé. Il y a des retraites infiniment plus glorieuſes que de certaines victoires. Remerciez votre Général. Vous ne feriez jamais rien avec lui; & ſi vous ſavez réparer vos torts, lui ſeul paroîtra les avoir eus tous.

Vous avez donné l'exemple de la révolte, ſans jamais avoir eu l'intention d'être des révoltés; &, par une inconcevable fatalité, tout le Royaume l'a ſuivi. Oh! combien ſont coupables les Chefs de cette ſédition! Ceux-là ſeuls ne doivent point trouver grace. L'Univers les a condamnés, la poſtérité ne leur pardonnera jamais.

Rendez à votre Roi toute ſa puiſſance, elle vous devient néceſſaire. Rappellez ſes gardes-du-corps, pour veiller à la ſûreté de ſa perſonne. C'eſt en vain que vous vous flatteriez de le garder toujours. Tôt ou tard les choſes reprendront leur ancienne forme. Elles ne peuvent ſubſiſter telles qu'elles ſont; & ſi elles reviennent ſans vous, comment la Majeſté Royale pourra-t-elle oublier les traitemens infâmes qu'elle a reçus dans votre Ville, autrefois nommée la bonne Ville de Paris, pour l'amour qu'elle portoit à ſes Rois; au lieu qu'on dira que vous n'étiez qu'égarés, & que vous êtes rentrés dans la bonne voie, dès qu'on vous l'a montrée.

Ne vous abuſez point; les Français ne ſont point organiſés pour ſe gouverner eux-mêmes; il leur faut un Maître, qui ſeul les gouverne tous.

Ce Maître dort maintenant ; mais craignez qu'à son reveil il ne se venge des outrages qu'il a reçus. Quand il voudra des défenseurs, il en trouvera, n'en doutez pas. Les Rois n'en ont jamais manqué. Direz-vous que Louis XVI est trop bon, ou trop foible, pour jamais vous faire sentir le poids de sa vengeance ? Cela se peut ; mais il ne lui faut qu'un grand homme, pour devenir le plus grand Monarque de la terre. Croyez-vous que cet homme ne se trouvera pas ? Son étoile malheureuse a voulu qu'il ne se trouvât pas encore. Mais il faudroit que nous fussions bien abandonés du Ciel, si, dans tout le Royaume, il ne s'en trouvoit pas un seul. Je crois qu'il existe ; & s'il paroît une fois, vous avez à redouter un despotisme bien plus absolu que celui que vous prétendez avoir détruit. Tout nous y mene à grands pas. Les malheurs procurent l'indépendance ; de l'indépendance, on tombe dans l'anarchie ; & de celle-ci, l'on revient sous le joug du plus cruel despotisme. Voilà les gradations ; & vous avez donné de terribles leçons des moyens qu'il faut prendre pour se faire obéir.

Revenez donc, mes chers amis, prévenez l'orage qui s'accumule sur vos têtes ; la foudre en éclats est prête à tomber. Vous pouvez tout dissiper ; vous avez été séduits ; vous étiez dans l'erreur. On vous éclaire ; vous revenez, vous n'êtes plus coupables. Vous ne le fûtes jamais. Vos infâmes séducteurs, seuls, le sont ; ils méritent la mort, quand vous méritez l'amour de votre Roi.

Si vous rentrez aujourd'hui dans le devoir, vous vous assurez une reconnoissance éternelle de la part du Roi, & vous vous couvrez de gloire aux yeux de toutes les Nations qui vous admireront. Vous donnerez l'exemple à toutes les Provinces,

vinces, qui s'empresseront de le suivre. Vous le donnerez à l'armée qui n'attend que l'occasion de prouver son repentir. Vous ferez rougir ces Officiers traîtres à leur Roi, à leur Patrie, & qui ne valent pas les Soldats qu'ils ont corrompus. C'est le poignard dans le cœur, que je fais ce fatal aveu. Oui, mes amis, il y a des traîtres parmi les Officiers. Ils sont à la solde du Roi, ils lui ont fait serment de fidélité; & ils ont l'infâmie de le trahir! Je l'ai vu dans les Régimens mêmes qui sont restés intactes. Ces êtres sont cent fois plus méprisables que les brigands que l'on paye pour aller ravager les Provinces; puisqu'ils étoient nés pour avoir de l'élévation dans l'ame, & qu'ils sont assez bas pour se déshonorer. Le temps viendra que ceux-là ne trouveront point grace; ils seront honteusement chassés. Heureusement le nombre en est très-petit. Mais, mes amis, j'ai vu aussi ce Corps en général si respectable; ces braves Officiers, je les ai vu gémir sur les malheurs de l'Etat. J'ai vu ces héros dans la douleur amère de sentir dans leurs veines circuler un sang qu'ils brûlent de répandre & qu'on veut rendre inutile. Ils sont prêts à le verser jusqu'à la dernière goutte pour le bonheur de la France, & pour rétablir leur Roi sur son trône. Dites un mot, & toute la gloire est pour vous. Ces illustres guerriers n'en seront point jaloux.

Ne croyez pas que tous ces Officiers, pensant si noblement, soient tous de l'ordre de la Noblesse; il y en a beaucoup du Tiers, comme il y a des Nobles qui pensent indignement; la naissance ne donne pas toujours les vertus que l'on doit avoir; ces exemples sont aujourd'hui fréquens dans l'Assemblée; vous y en voyez qui paroissoient faits pour les premières dignités du

du monde, & qu'ils ſont plus vils que des crocheteurs ; il y en a même dans cette claſſe qui leur donneroient des leçons de ſentimens ; je prétends plus, je dis que dans la circonſtance actuelle, il n'eſt pas néceſſaire d'être Noble, ou du Clergé, pour trouver odieux tout ce qui ſe fait ; il ſuffit d'être honnête-homme ; les ſcélérats ſeuls, ou des ames horriblement crapuleuſes, peuvent applaudir aux décrets de l'Aſſemblée. Mais un jour viendra, & ce jour ne tardera pas à paroître, que toutes les portes leur ſeront fermées, que perſonne ne voudra ſe trouver avec eux, ils porteront le déshonneur par-tout où ils ſe trouveront.

Si votre intention eſt de rentrer dans l'obéiſſance que vous devez à votre Roi, que vous veuilliez bien faire ceſſer les maux qui nous affligent depuis ſi long-temps ; que vous croyez avoir beſoin de moi pour l'exécution du projet que je vous propoſe ; je vous offre mes ſervices ; je me montrerai dès que vous le déſirerez. Ne croyez pas que mon ambition ſoit de vous commander, pour être à la tête d'une armée, & pour jouir d'un traitement conſidérable. J'ai commandé dans ma vie ; mes ſervices ſont connus ; mais je ne tiens point au commandement. Choiſiſſez un chef digne de vous ; je me ferai un devoir de lui obéir ; je ne veux que le bien : quant aux appointemens, je ne veux pas écu ; tant je trouve ridicule que, dans un temps de calamité, le Général en ait de très-conſidérables à la tête d'une armée non ſoldée. Je ſais qu'il y a quelques Soldats payés ; ceux-là ne peuvent faire autrement, & l'on ne peut les regarder dans cette occaſion que comme auxiliaires.

Si vous voulez que je commande, je ne l'accepterai que pour le temps néceſſaire à l'exécu-

tion du projet ; je me démettrai enſuite. J'exige encore d'être obéi. Telles ſont mes conditions ; & je vous promets que le ſang ne ſera point répandu ; les ſeuls brigands ſeront punis, s'ils ſe mettent dans le cas de l'être.

Nous obtiendrons du Roi la pleine & entiere exécution de la promeſſe qu'il a faite dans une ſéance Royale du 23 juin 1788 ; & nous ſerons heureux.

Tous les abus de la Cour reſteront ſupprimés ; ce qu'on appelle les grands Seigneurs, s'eſtimeront trop heureux d'être circonſcrits dans des bornes honnêtes, d'après la terrible leçon qu'ils viennent de recevoir ; ceux qui, dans cette circonſtance ſe ſont déshonorés, en ſeront exclus pour jamais.

La circonſtance eſt auſſi très-heureuſe pour faire rentrer dans le devoir le Clergé, la Nobleſſe & les Parlemens ; ils ſeront trop heureux d'avoir des vertus pour conſerver leur état ; & je vous le répete, jamais moment ne fut plus beau pour régénérer réellement l'Etat. Tout le monde a reſſenti la ſecouſſe violente ; tout le monde a reconnu ſes torts ; tous voudront les réparer : ſi vous n'en profitez pas, le déſeſpoir s'emparera de toutes les ames ; & c'eſt alors qu'on ne verra que des embraſemens, & des flots de ſang ; voyez donc le grand rôle que vous pouvez jouer ; en prévenant tout ces malheurs.

La banqueroute n'aurai point lieu, j'en ai des garans certains ; je vous ferai part des vues que j'ai pour rétablir la confiance publique, la circulation des eſpeces, & l'entiere extinction des aſſignats qui finiroient par faire diſparoître tout le numéraire du Royaume, qu'on n'évalue pas fort au-deſſus de la ſomme pour laquelle ils en veulent créer, afin de faire leur fortune & de vous rui-

ner tous ; ils ne ſavent même pas le diſſimuler ; car ils prennent de toutes mains lorſqu'ils ôtent l'exiſtence à tout le monde.

Enfin, je vous le répete, ſi mes ſervices vous ſont agréables, je vous les offre ; mais pour que je puiſſe y croire, faites-le annoncer par le Rédacteur de l'Ami du Roi, les continuateurs de Fréron ; remerciez votre Général ; diſſipez par vos ſoins tous les attroupemens dans Paris, empêchez les motions du Palais royal, ainſi que le débit de tous ces infâmes libelles, & priés M. le Comte d'Affri, Colonel du Régiment des gardes-Suiſſes, de vouloir bien ſe mettre à votre tête ; je ſerai bientôt parmi vous, content de commander ſous un tel chef, & vous verrez ce qu'on peut faire avec des vertus ! notre cauſe ſera juſte, le ciel la bénira.

Vous, Nobleſſe Françaiſe, connoiſſez la pureté de mes ſentimens, vous venez de les voir ; ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour perſuader cette partie de la Nation à laquelle je m'adreſſe, pour rétablir l'ordre dans le Royaume, notre Roi ſur ſon Trône dans la plénitude de tous ſes droits ; joignez-vous à moi, nous ferons à nous ſeuls ce grand ouvrage, & toujours ſans effuſion de ſang. Mon cœur répugne à le répandre ; c'eſt à l'Aſſemblée, c'eſt à ſes vautours dévorans qu'il eſt réſervé de s'en abreuver ſans ceſſe, ſans jamais étancher leur brûlante ſoif. Quant à moi, je voudrois, s'il ſe peut, empêcher qu'on en verſe une goutte ; ce ne ſera que du mien dont je ne ſerai point avare. Puiſſe-t-il ſuffire au bonheur des Français !

J'avoue que je ne comprends pas comment une Nobleſſe qui, tant de fois, a donné des preuves de ſon amour pour ſes Rois ; qui, tant de fois a verſé ſon ſang pour la gloire d'un empire qu'elle même a fondé, qui tant de fois a

prouvé que ces héros si vantés de la Grece n'auroient jamais pu faire les actions qu'elle-même a faites, reste aujourd'hui dans une apathie honteuse. Oui, Messieurs, souffrez que je vous le dise, la Noblesse Française se déshonore par son inaction.

Quoi ! chacun individuellement, vous ne souffririez pas la plus légere offense ! Et quand on vous offense tous, nul n'est insulté ? Vous préféreriez la mort à la plus petite tache qui souilleroit votre vie ; & tous en corps, vous souffririez qu'on vous traite comme les derniers des humains ; tous ont droit de vous insulter, vous n'osez pas en tirer vengeance ! Mais comment faire, me dites-vous, nous ne sommes pas les plus forts ; si vous ne l'êtes pas, sachez donc mourir ; laissez à la postérité des noms glorieux ; si vous restez dans l'état où vous êtes on rougira de vous devoir le jour.

Peut-être, me direz-vous encore, mais les Rois que nous avons si bien servis, se montroient eux-mêmes ; ils payoient de leur personne. Celui que nous avons maintenant, bien loin de nous approuver si nous faisions quelque entreprise pour le remettre sur son Trône, nous abandonneroit ; il désavoueroit tout ce que nous aurions fait pour lui. Et bien, ne le consultez pas ; rétablissez-le tel qu'il doit être ; ensuite portez vos têtes à ses pieds ; dites-lui : « Sire, voyez ce que nous avons fait ; êtes-vous fâché d'être le premier Roi du monde ? » Vous le verrez, épanchant son cœur sur vous, vous dire : Mes amis, je n'oublierai jamais ce que je vous dois ; vous seuls, êtes les vrais soutiens du Trône ; sans vous, il ne peut exister. Vous avez vu ma déplorable position : combien de fois n'aurois-je pas voulu implorer votre secours ! Mais j'étois forcé de paroître même condamner tout ce que vous auriez entrepris pour

moi. Les ridicules décrets que j'ai ſanctionnés vous le démontrent aſſez ; ſoyez toujours mes amis, je ſuis le vôtre ; je vous dois ce que je ſuis, ne m'abandonnez pas. Avec vous je puis tout ; ſans vous, je ne ſuis, ni ne peux rien. « Enfin, ſi vous ne faites rien pour pour lui, faites tout pour le Roi de France, faites pour la Monarchie qui vous appartient.

Le Roi n'eſt pas le maître de dégrader ſon Empire ; il a la faculté de l'embélir, d'augmenter ſa puiſſance, ou d'abdiquer la couronne s'il le veut ; mais il ne peut rien de plus ; l'Empire eſt à ſon ſucceſſeur de mâle en mâle, le plus près du Trône, toujours du ſang de nos Rois, & s'il vient à s'éteindre, cet empire nous appartient ; tout Français a le droit d'y prétendre ; mais nul ne peut le détruire. C'eſt donc votre bien, votre honneur, votre gloire qu'il faut défendre, & ſoyez sûrs que l'entrepriſe n'eſt pas au-deſſus de vos forces.

N'avons-nous pas vu ſouvent la France agitée ? N'avons-nous pas vu la Nobleſſe perſécutée ? Nous l'avons vu ; mais dès qu'une poignée de gentilshommes ſe ſont raſſemblés, ils ont détruit des armées innombrables de payſans, leſquelles armées ne duroient jamais plus d'un jour. Vous venez de le voir à Nancy, avec cette différence encore, que c'étoit des troupes réglées, dans une Ville, contre un nombre égal d'autres troupes réglées, dans la campagne ; celles-ci avoient leurs Officiers, les autres n'en avoient pas ; elles ont été abſolument détruites en trois heures de temps ? Qu'attendez-vous donc pour vous raſſembler ? Vous n'avez pas de Chef, dites-vous, & choiſiſſez-en un. Ne fuſſiez-vous que cinquante ; donnez le commandement à celui que vous croirez le plus digne. Voyagez enſemble dans les Provinces. Évitez les

lieux que vous croirez les plus mutins. Appellez tous les mécontens de toutes les classes qui voudront se joindre à vous, vous aurez bientôt une armée des plus formidables, car ce nombre s'augmenter chaque jour. Alors vous élirez un Chef pour vous commander tous.

Les Gardes-du-corps du Roi, ceux de Monsieur, ceux de Monseigneur le Comte d'Artois, suffiroient seuls, s'ils étoient réunis, pour faire trembler tous les brigands du Royaume; & je mets en fait que si douze cens Gentilshommes étoient à cheval, dans une plaine quelconque, fût-ce à deux cens lieues de Paris, qu'ils feroient trembler l'Assemblée nationale & tous ses adhérans, qui ne sont insolens que par notre dégradante timidité.

Je n'ai point l'ambition de commander, ni de me faire un parti; j'ai celle de faire le bien, & de mourir quand il sera fait. Si seulement deux cens braves Citoyens, *Royaliste comme je le suis*, approuvent mon projet, qu'ils s'assemblent, que j'en sois instruit, & j'irai les joindre; notre parti sera bientôt redoutable, j'aurai dans peu tous les Régimens restés fideles au Roi. Je sais ce qu'il faut pour les avoir tous; mais c'est mon secret; je ne puis le dire; si je le rendois public, il ne vaudroit plus rien. Tout ce que je dirai, c'est que j'ai vu quantité de garnisons; je connois l'esprit du Soldat; il est meilleur qu'on ne pense; ils n'attendent que le signal; mais comment veut-on que ces braves gens que l'on cherche tant à séduire, & par tant de moyens, depuis si longtemps, résistent toujours, quand ils voient que même des Officiers sont corrompus, & que personne ne s'occupe d'eux?

Ils se croient abandonnés; ils croient qu'ils ne seront plus nécessaires; qu'ils ne seront rien;

tout eſt avili : tout eſt détruit ; prévenez donc de plus grands malheurs ; profitez des inſtans, ils ſont précieux.

J'entends dire, dès le commencement de la Révolution, il n'eſt plus temps, on le dit toujours, & tous les jours on voit qu'on l'auroit pu la veille ; mais ſi le temps ſe paſſe, que l'on differe toujours, il eſt bien certain qu'à la fin il ne ſera plus temps ; & je ſoutiens qu'on ne tient ce propos que par un principe de lâcheté. Si l'on m'avoit coupé trois membres, je défendrois le quatrième ; auſſi ne ſuis-je point ſoumis ; on peut m'aſſaſſiner, je le ſais ; ce trait ſeroit digne de l'Aſſemblée ; mais je n'oubie pas que je ſuis un de leurs maîtres ; qu'ils ne ſont que mes commis, des commis pervers, infideles, qui peuvent m'égorger, mais jamais me ſoumettre.

Reveillez-vous donc Nobleſſe, il eſt temps de vous montrer ; plus vous différerez, plus vos ennemis acquéreront de puiſſance, & vous ſerez partiellement détruits. Ne croyez point, vous dis-je, qu'il ſoit impoſſible de remettre l'Empire dans l'état où il doit être ; il étoit bien plus difficile de faire la Révolution qu'il ne le ſeroit de rétablir l'ordre. En effet, comment peut-on imaginer que dans un état policé, tel que le nôtre étoit, que quelques bandits auroient pu réuſſir à tout culbuter ? Je ſais que depuis bien des années cette Révolution ſe prépare ; mais je ſais auſſi que le nombre des honnêtes gens eſt infiniment plus conſidérable que celui des ſcélérats, & tous ſont horriblement fatigués des troubles qui nous agitent. Par conſéquent, bien loin de trouver des difficultés, tous s'empreſſeront à les applanir, ſur-tout quand ils verront que vous ne travaillez que pour le bien, & que tous les abus reſteront ſupprimés.

Tout le monde eſt en ſouffrance, tout le monde fait des vœux pour voir renaître les beaux jours. Ainſi ſoit-il.

Le Comte ******

P. S. Enfin l'Aſſemblée nationale vient donc de porter ſes derniers coups contre ce malheureux Empire, ébranlé depuis ſi long-temps, par tant de violentes ſecouſſes.

Elle vient de décréter douze cens millions d'Aſſignats, pour nous faire tous égorger & mourir de faim: car, peuple imbécile ne vous y trompez pas, vous n'aurez pas un écu, vous n'aurez plus de pain. En voulez-vous la preuve? Nous n'avions que pour quatre cens millions de ces indignes chiffons; ils ont perdu dès le premier jour qu'ils ont paru, huit pour cent, y compris les intérêts qu'on vous fait payer quand on vous les donne, & dont on ne vous tient nul compte quand on vous les a donnés. L'Aſſemblée a même l'impudence de ſe féliciter ſur ce qu'ils ne perdent pas davantage. Croyez-vous qu'actuellement que nous en ſommes innondés, qu'ils ne perdront que huit pour cent? Ils perdront plus de cinquante d'ici à trois mois. Et peut-être ſeront-ils réduits à rien. N'avons-nous pas vu de nos jours les billets de banque, qui avoient une bien meilleure conſiſtance, anéantis d'un trait de plume?

Croyez-vous, de bonne foi, qu'un Fermier vous donne ſon blé pour des Aſſignats qui ſont dans un ſi grand diſcrédit, qui y étoient même avant leur création? Il ne vous en donnera pas; ce ſera donc les Agioteurs qui vous donneront quelques écus pour ce vilain papier; mais c'eſt autant de frippons qui vous feront la loi; vous

en aurez très-peu de choſe. Je ne ſerai point étonné quand vous mangeriez cet hiver votre pain à ſix ſols la livre. Et vous direz que ce ſont des Accapareurs, des Ariſtocrates qui vous rendent auſſi malheureux. Eh! c'eſt vous-mêmes qui vous précipitez dans cet affreux abîme, en protégeant cette infernale Aſſemblée, que les Ariſtocrates connoiſſent bien mieux que vous.

Enfin, les enragés qui vouloient faire paſſer ces Aſſignats, voyant qu'il y avoit de grands obſtacles, ont quadruplé le nombre des brigands qu'ils ont ordinairement autour de leur ſalle, pour forcer ceux qui s'oppoſent à leurs infames projets; ils ont même appellé tous ceux du Palais-Royal; c'eſt ainſi que leur décret a paſſé! c'eſt ainſi qu'ils triomphent toujours, & la Nation ne veut point ouvrir les yeux, quand toutes les Provinces crient contre tant d'opérations déſaſtreuſes! Il faut, vous dis-je, renvoyer tous vos Députés, après en avoir fait pendre les plus ſcélérats.

Quel eſt leur objet, en créant tous ces Aſſignats? Le voici: maintenant qu'il n'y a plus d'argent au tréſor-royal, qu'ils ne peuvent plus y puiſer, ils font du papier-monnoie. Ils en prendront juſqu'à ſatiété: ils en paieront les dettes qu'ils ont pu faire, & vendront les autres, n'importe à quel prix, tout ſera bénéfice; c'eſt eux qui même les feront baiſſer par la quantité qu'ils en mettront ſur la place; & c'eſt pourquoi ils ſe félicitent de ce qu'ils ne perdent que huit pour cent. Peuples, ſi vous n'anéantiſſez pas cette exécrable Aſſemblée, vous méritez de mourir dans les fers.

J'eſpère que tous les honnêtes gens qui me liront, & qui m'approuveront, voudront bien

m'aider à donner la plus grande publicité à cette brochure, la faisant parvenir dans Paris, aux Peuples, aux Milices bourgeoises, dans les différentes garnisons ; enfin dans les terres & villages. Malgré tout le zèle qui m'anime, je ne puis à moi seul faire tout, il faut nécessairement que je sois aidé.

Octobre 1790.